



CINÉMA
De Niro livre une œuvre inquiétante et vaporeuse
Page E 6



CONTE
Noël réinventé par Alexis Martin et Robert Gravel
Page E 7

CAHIER

E CULTURE ET LIVRES

PAUL CAUCHON

En septembre, dans les heures qui ont suivi la fusillade au collège Dawson à Montréal, on a pu voir des images de la panique qui s'est ensuivie tournées à l'aide de cellulaires et envoyées sur Internet par des citoyens anonymes.

TVA a même fait son bulletin de nouvelles avec des scènes tournées dans le collège par un étudiant.

Qui a le plus souffert de se retrouver sur YouTube cette année? Lucie Laurier avec son sein en balade? La famille Dion ratant son entrée à l'émission d'Eric Salvail? Ou André Boisclair, dont la prestation dans une parodie de *Brokeback Mountain* a été scrutée à la loupe?

Par ailleurs, dans la liste des sites Internet les plus consultés de l'année, on en trouve un qui n'existait même pas en début d'année, Têtes à claques, créé par des inconnus.

Voilà quelques exemples très différents, du plus grave au plus trivial, qui illustrent une grande tendance, celle de nos internautes créant eux-mêmes l'actualité en se servant des nouveaux outils d'Internet.

De personne à personne

Qu'Internet soit entré dans nos vies, cela est une évidence depuis plusieurs années.

Aujourd'hui

les

internautes

créent

eux-mêmes

l'événement

Mais que les internautes créent eux-mêmes l'événement, voilà un tournant que le magazine *Time* vient de saluer de façon spectaculaire.

Chaque fin d'année *Time* choisit l'homme ou la femme dont l'action individuelle au cours de l'année a joué un rôle essentiel dans la marche de l'histoire, que cette action soit positive ou négative.

Surprise: en 2006, la personnalité de l'année est «you». C'est-à-dire «vous», les milliers d'internautes anonymes qui sont en train de dessiner les frontières du nouvel Internet, celui qu'on appelle le Web.02, une «expérience sociale à grande échelle», écrit le *Time*, ou il n'existe encore «aucune carte routière» mais qui

est «une occasion de construire un nouveau genre de compréhension internationale, non pas d'un politicien à un autre, de grand homme à grand homme, mais de citoyen à citoyen, de personne à personne».

Ces milliers d'internautes écrivent eux-mêmes les recensions de livres sur Amazon.com, qui influencent des milliers d'autres lecteurs, rédigent les articles de Wikipedia, méga-encyclopédie sur tous les sujets du monde qui a supplanté les encyclopédies traditionnelles, créent des réseaux virtuels inédits sur MySpace.com, animent des milliers de blogs où l'excellent côtoie le pire et alimentent YouTube en vidéos à ne plus savoir qu'en faire.

Time n'aborde pas la question des sites touristiques, mais il aurait pu le faire. Sur Venere.com, par exemple, vous pouvez réserver un hôtel à Rome ou une ferme en Provence en vous fiant aux commentaires que les internautes eux-mêmes font sur les entreprises qui s'offrent en location. Et à votre tour, une fois votre voyage terminé, vous écrivez vos propres commentaires, qui s'ajoutent aux autres.

A lui seul, YouTube est le phénomène de 2006. Ce petit site créé par trois jeunes dans la vingtaine au début de 2005, racheté 1,6 milliard \$US cette année par Google, est devenu un monstre. On y trouve des centaines de milliers de vidéos dont l'accessibilité est d'une simplicité enfantine (aucun programme à télécharger, aucun abonnement requis). Les usagers

VOIR PAGE E 2: INTERNET



Internet, nouveau miroir du monde!

JEUNES PUBLICS

Cadeaux théâtre

Neigera, neigera pas? Noël sera-t-il blanc ou brun-jaune et gris? Ce sont là des questions anodines... qui le deviendront beaucoup moins dans quelques jours, puisque les enfants s'apprentent à tourner dans la maison pendant deux semaines en cherchant quoi faire...

MICHEL BÉLAIR

Evidemment, il y a la télé, mais comme vous ne tenez pas à «zombifier» complètement vos marmots, il faudra rapidement trouver autre chose. Bientôt, le cinéma et le club vidéo vous amèneront à tirer les mêmes conclusions. Et après avoir épuisé le potentiel des cadeaux de Noël et les autres solutions comme le bowling, la lutte paroisiale ou la visite chez mère-grand, vous en serez en-

core à vous demander quoi faire.

La solution réside, bien sûr, dans la diversité et l'alternance. Pour vous aider à varier votre menu, voici donc quelques suggestions de sortie au théâtre avec les enfants.

Des tout-petits gâtés

Aussitôt les derniers vestiges de microfibrilles de cheveux d'ange retombés, dès le 27 décembre et jusqu'au 31, le Théâtre d'Aujourd'hui propose *Les Petits*

Orteils de Dominique Lavigne dans la mise en scène de Louise Gionet. Le spectacle s'adresse aux enfants de quatre à huit ans et, encore une fois, on vous demande de respecter la consigne sous peine de risquer d'embêter tout le monde. Devenu avec les années un des grands plaisirs du temps des Fêtes, *Les Petits Orteils*, c'est d'abord une histoire irrésistible où le bonheur des mots vous replongera dans les fantasmies de votre propre enfance. On vous souhaite d'avoir un tout-petit sous la main pour vous payer ce petit délice tout en finesse et en intelligence. On se renseigne au 514 282-3900 ou sur le site www.theatre-daujourd'hui.qc.ca.

Les enfants sont gâtés cette année puisque la Maison Théâtre offre aussi un classique durant la période

de des vacances de Noël: *Petit monstre*, de Jasmine Dubé. Ici, les enfants de trois à huit ans retrouveront une situation toute simple qui les séduira tout de suite: celle d'un jeune garçon qui prend tous les moyens pour jouer avec son père qui, lui, n'aspire qu'à dormir un peu... C'est déjà la troisième fois (en 15 ans) que *Petit monstre* est présenté à la Maison Théâtre et, pour l'occasion, Claude Poissant a rafraîchi sa mise en scène et replanté un décor tout neuf. Mais c'est un autre cadeau fort couru et il vous faudra réserver tôt à la Maison Théâtre pour obtenir des places. Au moment d'écrire ces lignes, il reste encore des billets disponibles pour les représentations

VOIR PAGE E 4: CADEAUX

ORIGINAUX
ET
DÉTRAQUÉS

Jacques Godbout
Yannick Roy
Alison Strayer
Martine Bateman
Carl Bergeron
Mathieu Béllis
Geneviève Laforte
Luc LaRoche
Jonathan Goyette
Alain Roy

l'Inconvénient no 27

Disponible en kiosque et en librairie

www.inconvénient.ca

CULTURE

Annus horribilis



Odile Tremblay

La publicité dans les journaux vous fait dresser un sourcil de travers. Des ados (vrais? faux? allez vérifier) interviewés à la sortie des cinémas sont cités pour célébrer les charmes de *Roméo et Juliette*, la mégaproduction québécoise du temps des Fêtes. Ainsi compte-t-on attirer les familles devant cet indigeste pudding pseudo-shakespeareien.

En temps normal, les distributeurs tirent — hors contexte, il va sans dire — des extraits de critiques de films afin de vendre leur salade. Cette fois, faute d'une presse enthousiaste, ils se sont rabattus sur les impressions du public-cible en son âge tendre pour claironner la Bonne Nouvelle. Méfiance! aimable spectateur. En général, quand les professionnels refusent de cautionner un film, c'est qu'il se plante pour vrai.

Rien ne prouve que le public, pas si fou — ado, soit, mais avisé —, recommandera chaudement ce

pétard mouillé de Noël aux amis. Faut-il vraiment que les Québécois soient dupes?

Tellement raté, ce *Roméo et Juliette*, qu'il constitue la risée du petit monde de la critique québécoise, lequel s'en gargarise en coulisse. Vœu pieux des Fêtes aux familles: courez plutôt dehors capturer au lasso quelques flocons nostalgiques des Noël d'antan et laissez les jeunes amants mourir sans vœux.

Du moins ce film joue-t-il le rôle du parfait porte-étendard d'un cru cinématographique québécois 2006 aveuglé par la course au succès.

Parlons chiffres un moment, puisque ceux-ci méritent si fort le bal, en étouffant les considérations artistiques. Assez pour qu'on se souvienne en 2007 moins d'arithmétique et plus d'esprit. Notre cinéma a quand même connu cette année (en date de la mi-décembre) une baisse de fréquentation de 30 % environ par rapport à 2005. Cette quête éfrénée de rentabilité au guichet, mise en place il y a six ans par Téléfilm, vient d'atteindre sa pleine vitesse de croisière et se heurte à un iceberg. Faudrait revenir sur nos pas, regarder plus haut, plus loin, plus profond. En des ailleurs plus féconds.

Parce que aujourd'hui, c'est le drapeau de la qualité qui pendouille au mat. Faut-il rappeler que *Roméo et Juliette* a été financé à même une enveloppe à la performance de Téléfilm Canada offerte aux producteurs à succès sans regard institutionnel posé sur le projet? *Duo*, de Richard Ciupka, et *Sans elle*, de Jean Beaudin, enfantés de même par ces fonds versés à l'aveuglette,

ont alimenté de concert les ratés du système en 2006.

Depuis quatre ans, on se targuait d'avoir haussé la qualité générale de notre cinématographie: public doté d'une maturité nouvelle, plus exigeant, plus connaisseur qu'autrefois, œuvres ayant un coefficient de sophistication ajoutée. Alouette! C'est ce que les succès de *C.R.A.Z.Y.*, de *La Grande Séduction* et des *Invasions barbares* laissent planer. Ouille! Avec le balayage de *Bon cop, bad cop*, seul véritable succès maison en 2006, nous voici revenus au temps des *Boys*, quand seules les productions commerciales faisaient recette. *Roméo et Juliette* clôture cette année le défilé national avec la grosse caisse.

Ces enveloppes à la performance, données clés en main à des producteurs aux visées mercantiles, se colent certes aux politiques des grands studios américains. Rappelons que ces derniers ne gèrent pourtant pas comme ici des fonds publics! Tout le scandale est là. Et comment développer une cinématographie vigoureuse et exportable en laissant des gens d'affaires flamber l'argent sur des œuvres à courte vue? Enveloppes ou pas, tout le vent du jour souffle en direction des recettes au guichet, au secret de fabrication tissé pourtant de mystère.

Prenez *La Grande Séduction*. Cette charmante comédie de village ne prétendait à rien en 2003, sinon à raconter une bonne histoire dans un cadre idéal. Le succès l'a coiffé par surprise. Son équipe, manifestement grisée par la suite, visa, sinon la lune, du moins la planète avec *Le Guide de la petite vengeance*, oubliant

de s'ancrer dans un vrai milieu de vie organique et sensible. D'où sa débâcle.

Ces derniers mois ont circulé un tas de rumeurs de zizanie autour de films québécois. Cinéastes, scénaristes et producteurs s'entre-déchiraient au montage, tirant à hue et à dia sur une pellicule collée, découpée, recollée, essoufflée, en crise existentielle.

Faute d'un organisme vraiment voué à la promotion de notre cinéma national et porteur d'une vision élargie, on se contente de nourrir un marché local, où l'offre se remet à courtiser le plus bas dénominateur commun. Dans l'espoir de ratisser plus large encore, sont conviés au banquet du cinéma les humoristes, les têtes d'affiche de la télé, engorgeant les files d'attente des créateurs. Crise de financement tant qu'on voudra, de grosses sommes d'argent sont investies en cinéma, mais les distribue-t-on à bon escient?

Pour l'heure, cette cuvée 2006 invite à un temps d'arrêt et livre une morale, comme à la fin des contes de fées. Elle nous répète que le cinéma est allergique aux recettes et qu'il s'enrichit en puisant dans l'âme des créateurs plutôt qu'en visant directement le tiroir-caisse.

Vivement 2007! *L'Âge des ténèbres* de Denys Arcand et *Contre toute espérance* de Bernard Émond devraient réintégrer deux visions d'artistes dans le paysage, en rappelant sa vocation première à un art patageant jusqu'à la noyade dans les eaux de l'industrie.

otremblay@ledevoir.com

INTERNET YouTube peut aussi détruire des carrières

SUITE DE LA PAGE E 1

mettent en ligne 65 000 nouvelles vidéos par jour, vues par 30 millions de visiteurs uniques par mois. Hallucinant! On y trouve des images de partys d'adolescents, des tours de magie, des confessions troublantes à la caméra, des prouesses animales, des extraits de concerts, des bandes-annonces de films.

En plus des images du collège Dawson, les Québécois peuvent y voir des extraits du *Cœur à ses raisons*, de *La fin du monde est à sept heures*, de certaines entrevues de Paul Arcand ou de Jean-Luc Mongrain, les fous rires en direct de deux présentatrices de LCN, une entrevue ratée avec André Boisclair à la télévision communautaire de Lachute (ratée parce que Boisclair a abandonné le journaliste au milieu d'une phrase), des discours de Stephen Harper, et que sais-je encore. Selon vos intérêts, vous pouvez y regarder des vidéos remarquablement rares des Beatles ou de Thelénios Monk, ou d'inconnus qui auraient dû le rester, tel Fidel Lachance, chanteur western de la Beauce qui a accordé une entrevue assez effarante à une télévision communautaire il y a plusieurs années et qui est

devenu le «chouchou du mois» grâce à des petits malins qui ont placé cette entrevue en ligne.

Blogs et dérapages

Le pouvoir de YouTube est stupéfiant. Kamini, un jeune Français noir d'un village de 432 habitants en Picardie, a réalisé avec un ami, au coût de 100 euros, une chanson rap sur sa vie de jeune *black* à la campagne. Après avoir été envoyée aux compagnies de disques qui s'en foutaient, sa vidéo a été mise sur Internet, sur l'équivalent de YouTube en France. Moins de deux mois plus tard, sans avoir donné un seul spectacle, Kamini signait un contrat avec RCA pour deux albums.

YouTube peut aussi détruire des carrières. Le comédien Michael Richards, ancienne vedette de *Seinfeld*, s'est mis en colère un soir contre un spectateur noir dans un club, lui lançant des injures à caractère raciste. Un spectateur a tout filmé avec son cellulaire et envoyé le clip sur YouTube. Aujourd'hui, Richards ne sait plus où se cacher.

Un professeur d'arts plastiques de Washington vient d'être mis à la porte de son collège après qu'une entrevue accordée il y a dix ans à une obscure station de télévision, au cours de laquelle le distin-

gué monsieur expliquait comment il peignait avec ses fesses, démonstration à l'appui, se fut retrouvée sur YouTube.

Quant aux blogues, non seulement les médias en parlent de plus en plus (*Le Journal de Montréal* tient même une revue hebdomadaire des blogues et de ses découvertes sur Internet), mais trois blogueurs québécois, inconnus de la sphère médiatique traditionnelle mais fort connus sur Internet, viennent de signer chacun un contrat pour publier un vrai livre chez Septentrion. L'éditeur admet que les blogues sont devenus une façon de «vérifier le souffle littéraire» d'un auteur, ainsi que sa popularité.

Et pour lancer sa nouvelle chaîne d'information continue, France 24 a d'abord invité douze blogueurs européens réputés, qui se sont empressés de relayer sur leurs blogues les images tournées par eux-mêmes dans les locaux de la chaîne.


Cette prise de pouvoir des internautes constitue-t-elle une véritable révolution? *Time* grossit-il le phénomène en y consacrant son numéro de l'année? Difficile à dire. Mais on ne peut en tout cas faire fi du phénomène, alors que toutes ces formes d'expression sont en expansion continue et envahissent de plus en plus les médias classiques.

En cette fin d'année, la frénésie autour de YouTube est telle que deux entreprises québécoises concurrentes viennent de lancer chacune leur propre site de partage de vidéos québécoises. Ton-clip et TonTuyau. Quebecor, lui, promet de lancer en 2007 un site similaire sur Canoe.

Dans ce nouvel univers, tous les dérapages sont possibles, des vidéos qui détruisent des carrières jusqu'aux histoires inventées sur Wikipedia. Mais tous les dérapages peuvent aussi être corrigés par d'autres internautes vigilants.

Dans un article à la fois humoristique et sérieux publié la semaine dernière, le magazine *New Scientist* affirme que l'année 2006 a vu naître une série de nouveaux désordres psychologiques liés à Internet. On connaît déjà la cyberdépendance. Il y a aussi la «crackberry», c'est-à-dire la consultation obsessionnelle de son BlackBerry, et le «YouTube narcissim», qui consiste à mettre en ligne des vidéos personnelles qui n'intéressent personne. Mon préféré: l'«egosurfing», qui se manifeste lorsque vous faites trop souvent des recherches sur Google sur vous-même, afin de vérifier votre réputation sur Internet!

Le Devoir



Hommage à Vienne.

Le spectaculaire Concert du Nouvel An!

L'Orchestre Strauss de Montréal™

Peter Sommerer, chef (Vienne)
Zsuzsa Kolacsai, soprano (Budapest)
Zoltán Nyári, ténor (Budapest)

Danseurs membres du Budapest International Ballet

Salle Wilfrid-Pollotier
Place des Arts | 1 janvier 2007
14h30

Billets:
Place des Arts 514-842-2112 - www.pda.com
Admission 514-790-1245


Groupes de 10 et plus, composez le 1-800-845-7807

Information: 1-800-545-7807 • www.salutetovienna.com

Le Théâtre de La Manufacture présente

Coma Unplugged

du 9 janvier au 17 février 2007



de Pierre-Michel Tremblay dans une mise en scène de Denis Bernard

Avec Lubov Bonner, Faïz Beaulieu-Duchesneau, Benoît Guin, Louise Lapointe, Steve Laplante, Philippe Rochon et Marie-Hélène Thibault

Conseillers Lubov Bonner, Meredith Carron, Marie-Hélène Dufort, Olivier Landry, André Rioux, Patrick Riad et Suzanne Thibault

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelaligorne.com
LA LIGORNE 514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

Partenaires de la saison
Télé-Québec LE DEVOIR



L'Académie québécoise du théâtre remercie les artistes et artisans du théâtre et de la télévision qui ont participé à cette 13^e édition de La Soirée des Masques.



Merci à Momentum pour son audace, sa créativité, son intensité et son intégrité.

Nos félicitations aux 25 lauréats et au récipiendaire du Prix Hommage, Henri Barras.

« Je vous remercie membres de l'Académie québécoise du théâtre pour l'hommage que vous me rendez. Merci aux comédiennes, comédiens, auteurs, metteurs en scènes, tous les concepteurs et artisans, qui, pour l'amour de l'art ont donné au Café de la Place (fermé abruptement en 1994 par l'administration de la Place des Arts) tant de succès soulignés par une critique pas toujours avenante. Merci aussi à ce nombreux public qui nous a suivi. Tous ceux-ci ont fait de ces presque dix-sept années, des années de beauté et de bonheur. Et je vous promets, que tant que je serai en vie, je serai à vos côtés pour dire lorsqu'une institution culturelle sera mise en danger par l'incurie des gouvernements: Non! Ça suffit!

(...) Sachez que lorsque notre culture aura été asphyxiée par manque d'oxygène, lorsque nos artistes auront été affaiblis par manque de soutien, ce sont des hôpitaux psychiatriques qu'il faudra construire pour accueillir nos artistes et nous tous avec eux car on ne peut vivre impunément sans espoir, sans beauté, sans esprit. »

Henri Barras, extraits de son mot de remerciement

Les actions de l'Académie québécoise du Théâtre sont rendus possibles grâce au soutien de Loto-Québec, Banque Nationale, L'Actualité, Châtelaine, Le Devoir, Espresso communication design, Pattison, Alstom Télécity, Fauteux Bruno Bussière Lawarden s.e.n.c.r.l., Derris Beaulieu s.e.n.c., Air France, Mercure Accor Hôtels, Hôtellerie Champêtre, Belle Gueule, Société des Alcools du Québec, Conseil des arts et des lettres du Québec, Ministère de l'Éducation des Loisirs et des Sports, Conseil des Arts du Canada, Radio-Canada Télévision et Première Chaîne, ARTV.

CULTURE

DISQUES

Bois de poteaux, bois de foyer

SYLVAIN CORMIER

S'agit de se rendre. La destination importe, assurément, pour les uns le chalet de bois rond dans les Adirondacks, pour les autres la maison canadienne à Lac-Mégantic, voire le p'tit shack su'l bord d'la track, mais il y a pour tout le monde le trajet. Chemin à parcourir, moitié du plaisir. D'où question cruciale: quels disques de 2006 roulent le mieux? Calculons: l'affaire est scientifique. Considérant la vitesse de croisière du véhicule (dans mon cas, une Sunfire poussive), la distance entre les poteaux de téléphone (qui doit être divisible en coups de caisse claire) et l'âge du conducteur (vénérable, dans mon cas), il n'y a que deux albums possibles. Première évidence: le *Highway Companion* de Tom Petty. Le titre l'indique: on ne peut accéder à l'autoroute qu'en sa compagnie. De fait, dès le premier titre, *Saving Grace*, avec son riff de rock'n'blues à la George Thorogood, on est en voiture. Suit une petite respiration acoustique, *Square One*: on se cale dans nos



Bob Dylan en spectacle

sièges. Et ça repart de plus belle avec *Flirting With Time*. Très Byrds. Il y a plus loin sur l'album des moments où ça plane (*Night Driver*, *The Golden Rose*). C'est bien quand on arrive dans les montagnes. Ce disque est parfait. Joué en bouche, il mène où vous voulez.

L'autre évidence? Le Dylan, pardi, 44' du nom. *Modern Times* est aussi un sacré parcours. À travers les musiques du XX^e siècle, à travers quatre décennies et demie de Dylan, à travers les illusions de la modernité, à travers la vie aussi. L'équipée est épique. Ça démarre sans crier gare comme le Petty: *Thunder On The Mountain revisite Highway 61 Revisited*, c'est express. Et puis ça continue: on roule swing, on roule rockabilly, on roule boogie, on roule rock'n'blues, comme qui dirait par salves de poteaux, et entre les salves on s'arrête sur l'accotement et on savoure des ballades un chouïa surannées mais ô combien délicieuses, *When The Deal Goes Down*, *Beyond The Horizon*. Ça fonctionne en boucle aussi. De quoi donner envie de ne jamais arriver nulle part.

N'empêche qu'il arrive qu'on arrive. S'agit de se réchauffer. Se lover, c'est le mot d'ordre. Alors quoi? Alors Gilmour en solo jouant des solos de guitare. L'album: *On An Island*. Un chalet en forme d'île déserte, où il n'y a

que vous, votre amour et tous les albums de Pink Floyd fondus en un. *On An Island*, c'est David Gilmour quand il s'abandonne à ce qui lui est le plus naturel: les solos mélodiques sans fin. Quand il étire les notes sur le manche jusqu'à ce qu'elles tissent une grande toile autour de la lune, il est plus Pink Floyd que Pink Floyd. Et quand il chante en harmonie avec Rick Wright (ex-Pink itou), c'est plus fluidement Floyd encore. Avec les petites percussions d'un feu de foyer qui crépite, c'est l'évasion garantie. Une drogue sans drogue.

Cela dit, Gilmour sur la route, c'est bath aussi. Il n'y a plus de poteaux, plus de ligne blanche, plus de bosses sur le bitume, plus rien. L'auto devient hydroglisseur. Et Dylan et Petty dans le chalet, c'est pas mal non plus. Rien qu'avec les neuf minutes de l'extraordinaire chanson-confession *Ain't Talkin'*, point d'orgue de *Modern Times*, répétées à l'infini, on a tout ce qu'il faut. Bon congé.

Collaborateur du Devoir

Du jazz 98 % cacao

SERGE TRUFFAUT

Bon, ce n'est pas que l'on veuille camper le rôle de l'emmerdeur, film tourné à Montpellier, où sont nés Auguste Comte et surtout Juliette, la Greco, mais pointer les trois galettes qui mériteraient d'être déposées entre la crèche du petit Jésus et le baobab du père Noël oblige la prise en considération de faits matériels d'économie: la distribution et la gestion de l'inventaire.

Cher lecteur ou lectrice, c'est très sérieux. A moins de se complaire dans la critique d'*happy few* pour initier seulement, suggérer deux jazz et un blues suppose tout d'abord qu'ils sont disponibles en magasins. Ensuite? Si jamais il est dans votre intention d'offrir du jazz ou du blues et non du techno-jazz-tendance, eh bien, on va causer blues et jazz. Allonsy.

Von Freeman, ça vous dit? Non. Bon, le monsieur est saxophoniste ténor depuis quelque chose comme six décennies. Il est né à Chicago. Et de cette ville, il n'a jamais voulu déménager. Cette année, il a publié *Good Forever* sur l'étiquette Premonition.

Pour accomplir cette nouvelle aventure musicale, il a fait appel à des sacrés bonshommes: le batteur Jimmy Cobb, connu pour avoir joué avec Miles Davis à l'époque de *Kind Of Blue*, Cannonball Adderley, Jackie McLean et bien d'autres, le pianiste Richard Wyands, qui a accompagné pratiquement tout le monde, de Coleman Hawkins à Zoot Sims, et le contrebassiste John Webber.

Et alors? La magie de cet album tient au son de Freeman et à sa maîtrise du temps. Quand on l'écoute, ce diable d'homme, on ne peut qu'être séduit par son goût pour la paresse, sa manière d'envelopper chaque note, son penchant pour le souffle long et pesant. Ses *do* et ses *ré*, ou ses *mi*, sont autant d'échos, mais à sa manière évidemment, à ceux de Ben Webster, d'Eddie Lockjaw Davis ou de Dexter Gordon. Au suivant.

Hubert Sumlin est guitariste. Il est l'un des derniers survivants de



la grande génération. Celle des Muddy Waters, Willie Dixon, John Lee Hooker et Howlin' Wolf. C'est d'ailleurs grâce à ce dernier qu'il s'est taillé une grande réputation. Car c'est lui qui, avec Jimmy Rogers, Magic Sam et Elmore James, a fixé, pour ainsi dire, le style de guitare qui séduit tant de milliers de p'tits Blancs.

Cette année, quelques-uns de ces derniers ont poussé Sumlin en direction du studio. Eric Clapton, Keith Richards et surtout le batteur Levon Helm, de The Band, ont entouré Sumlin il y a peu pour fabriquer l'un des meilleurs blues des récentes années. La reprise des classiques du genre par cette confrérie de pirates est un délice de bout en bout. C'est aussi savoureux, mais dangereux, que du chocolat 98 % cacao. La beauté de la chose? L'indigestion est impossible. Baptisé *About Them Shoes*, cet album a paru sur l'étiquette Tone-Cool.

Et maintenant, le tromboniste Wycliff Gordon. Lui s'est fait remarquer par Wynton Marsalis, avec qui il a enregistré une bonne dizaine de fois. Depuis qu'il est lié à l'excellent label Nagel Heyer, Gordon a réalisé au moins cinq disques, dont certains remarquables. Si Gordon n'a pas l'originalité d'un George Lewis, la dextérité d'un Ray Anderson, la vivacité d'un Steve Turre, il a par contre un sens de la sensualité qui fait tant défaut aujourd'hui. Il y a, peu, Nagel Heyer a eu l'excellente idée de sortir une espèce de «best of». Le titre veut tout dire: *Standards Only*. Résultat? Un vrai régal.

Le Devoir

Trois disques pour les Fêtes

CHRISTOPHE HUSS

Qu'emporteriez-vous si vous alliez passer les Fêtes dans un chalet éloigné? Trois disques seulement? Choisissons-les donc variés.

Le premier sera forcément un disque de Noël. De ce point de vue, rien ne vaut une petite expérience. Elle mobilise un lecteur de CD avec changeur, chargé de plusieurs disques et programmé en lecture aléatoire. Le problème des disques de Noël dits «traditionnels» est en effet bien simple: en général, pour paraître à temps, ils sont enregistrés en plein été. Personne n'y croit et ça s'entend! Lorsque, durant votre audition aléatoire, vous vous dites: tiens, ça c'est vraiment bien, et que chaque fois que vous levez le nez en vous faisant cette réflexion vous voyez que l'afficheur précise que vous êtes en train d'écouter le «CD n° 4», la conclusion est en général aussi immédiate qu'irréfutable. Mon «CD n° 4» n'est pas une

nouveauté: il faisait même partie de mes recommandations en 2005, mais il a été plébiscité par l'expérience la plus empirique et la plus infallible il y a tout juste une semaine encore. Enregistré à Ville-Émard en 1998, *En la fête de Noël*, par La Petite Bande de Montréal et Martin Dagenais (Naxos), est un petit bijou, simple et sincère. Une plage de ce CD vaut plus que cent concerts de Noël de Renée Fleming...

«Le plus beau, c'est toujours le dernier», disent en général les artistes en commentant leurs disques. Alors voici le dernier grand coup de foudre de mes multiples écoutes: le *Concerto pour violon* de Tchaïkovski par la star montante du violon international, l'Allemande Julia Fischer. Adulée par la critique européenne, cette artiste m'avait jusqu'ici séduit mais pas totalement convaincu. C'est fait, avec cet enregistrement électrisant réalisé à Moscou en

avril 2006. Accompagnée par Yakov Kreizberg à la tête de l'Orchestre national de Russie, Julia Fischer prend tous les risques et «mord» véritablement dans la musique. Peu de violonistes depuis Heifetz et Milstein se sont ainsi exposés, à vie, dans cette partition. J'ai hâte de revivre l'expérience... pendant les Fêtes!

Culturellement et traditionnellement, la transition entre deux années m'est impensable sans les échos du *Nouvel An viennois* et son sacro-saint concert télédiffusé (partout, semble-t-il, sauf au Canada), dont les places sont encore plus courues que celles du Festival de Bayreuth. Le concert du 1^{er} janvier au Musikverein de Vienne a lieu depuis 1941. Clemens Krauss en fut l'instigateur, puis

Willy Boskovsky le dirigea pendant vingt-cinq ans. Depuis Lorin Maazel en 1980, les chefs se succèdent au pupitre et les disques sont toujours édités dans la foulée. Plusieurs millésimes sont inoubliables, notamment 1987 avec Karajan, 1989 et 1992 avec Carlos Kleiber et 2002 avec Seiji Ozawa. N'importe lequel de ces concerts que vous pourrez trouver en CD ou en DVD vaut le détour, mais essayez de dénicher les concerts de Carlos Kleiber (en ligne, certaines enseignes référencent le concert de 1992, certaines les deux). Ce n'est pas de la valse de Vienne au kilomètre: c'est de la dentelle, magnifiée par un art suprême de la direction.

Collaborateur du Devoir

LE THÉÂTRE DE QUARTIER ET LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI PRÉSENTENT

Les petits orteils

De Louis-Dominique Lavigne

POUR LES PETITS DÈS 4 ANS

TARIFS FAMILLE!
DU MERCREDI 27 AU DIMANCHE 31 DÉCEMBRE
À 13H ET 15H

Théâtre d'Aujourd'hui
Salle Jean-Claude Germain
3900, rue Saint-Denis, Montréal

PLUS DE 400 REPRÉSENTATIONS!
UN CLASSIQUE DU TEMPS DES FÊTES!

Renseignements et billetterie : (514) 282-3900

LE DEVOIR

supplémentaire

à la demande générale
2 FÉVRIER - PLACE DES ARTS 5^e SALLE

Chloé
Sainte-Marie

Parle-moi

Mise en scène de Paul Buissonneau

spectacle de l'année - interprète

Billets en vente : 514-842-2112, sans frais : 866-842-2112
Admission : 514-790-1245 www.admission.com

Album en magasin
www.chloesaintemarie.ca

AMOUR CUL ET VIOLENCE

DE Guillermina Kerwin ET Didier Lucien

AVEC
Valérie Le Maire
Brigitte Poupart
Guillermina Kerwin
Frédéric Pierre
Widemir Normil
Didier Lucien

CONCEPTION
Guillaume Cyr
Christian Gagnon
Thomas Godefroid
Jacinte Perrault

UNE PRODUCTION DU
Nouveau Théâtre Expérimental
www.nthe.ca

Le nouveau théâtre
NTE
expérimental

DU 9 JANVIER AU 3 FÉVRIER 2007
du mardi au samedi à 20h30
À ESPACE LIBRE
1945 rue Fullum (métro Frontenac)
RÉSERVATIONS :
514-521-4191

espace LIBRE 25 LE DEVOIR

La vingtième! saison 2006-2007

deux poèmes, quatre cantates

Karina GAUVIN soprano Matthew WHITE contre-ténor

Le mercredi 10 janvier 2007
Concert à 20 h Salle Pierre-Mercure, Centre Pierre-Péladeau
Conférence Bach et Graupner : Dialogo par Geneviève Soly de 16 h 30 à 17 h 30
Salle D-R 200 du Département de musique de l'UQAM

Cantates de J. S. BACH et C. GRAUPNER *Mein Hertz schwimmt in Blut* et *Vergnügte Ruh, beliebten Seelenlust*

carte forfaitaire et billets
514-843-5881 info@ideesheureuses.ca
www.admission.com 514-790-1245

www.ideesheureuses.ca

les idées heureuses
Geneviève Soly

CULTURE

SPECTACLES

Les 7: un conte bon enfant

Il se produit peu de nouveaux spectacles d'une certaine envergure au Québec dans une année. Encore moins pour toute la famille. Le conte musical *Les 7*, créé au Théâtre Saint-Denis par le duo Sylvain Cossette et André Ducharme, ne bouleverse aucun des codes du genre, même qu'il s'y conforme en tous points, mais il présente les qualités d'un honnête divertissement grand public susceptible de capter l'attention des enfants tout en provoquant les rires des parents.

Les 7, c'est l'histoire de sept gars très typés prénommés Martin qui vivent ensemble, dans l'harmonie, au fin fond d'une forêt enchantée. Un jour, une jeune fille sans âge du nom de Jolie Julie (Geneviève Néron) vient bouleverser leur train-train quotidien. A cause d'un sort qu'on lui a jeté, la Jolie Julie ne pourra quitter cette forêt à moins de trouver le Martin de sa vie à l'intérieur des sept jours qui suivent.

Les Martin, ce sont Michel Charette (Martin Grassouillet), Martin Cloutier (Martin Travailleur), Jean-Marie Corbeil (Martin Grand-Martin), Alain Dumas (Martin Beau Bonhomme), Bruno Maril (Martin Je M'excuse), Dominic Sillon (Martin Gros Nerf) et Pierre Verville (Martin

Le Doyen). À eux s'ajoute le personnage du Farfadet narrateur tenu par Christian Grenier.

Commence alors une course à la séduction qui sème la zizanie parmi les anciens copains de fortune et leur donne prétexte à interpréter les mélodies de Sylvain Cossette. Aucun de ces comédiens et humoristes n'est chanteur de métier, qu'à cela ne tienne, tous s'en tirent sans égratignures.

Les chorégraphies et la mise en scène donnent au spectacle l'entrain et l'allure d'une grande production des Fêtes

Les dialogues sont simples et précis, l'interprétation des comédiens, enthousiaste, l'accompagnement musical, efficace, les décors et les accessoires, fort soignés. Même si le récit se contente d'emprunter au conte traditionnel ses ficelles les plus usées, les chorégraphies de Monik Vincent et la mise en scène de l'auteur donnent au spectacle l'entrain et l'allure d'une grande production des Fêtes.

Le spectacle dure une heure et demie sans entracte. Il est présenté en début de soirée jusqu'au 6 janvier et en matinée, aujourd'hui et samedi prochain. Un conseil: le prix de toutes les places est plutôt élevé (55 \$), y compris pour les enfants, mais l'achat de quatre billets et plus permet d'économiser une dizaine de dollars par billet.

J.-R. S.

CINÉMA

Un cinéaste au monastère

LE GRAND SILENCE

Réalisation, scénario, image: Philip Gröning. Montage: Philip Gröning, Walter Greifenstein, Anne Even, Luiseella Realini, Alberto Chollet. Musique: Michael Bush, Philip Gröning. France-Allemagne-Suisse, 2005, 162 min.

ANDRÉ LAVOIE

Le cinéaste allemand Philip Gröning possède une patience de moine, qualité fort utile lorsqu'on rêve de filmer des gens qui consacrent leur vie entière à la prière et aux travaux manuels, le tout enveloppé d'un silence d'une profondeur inouïe. Après sa requête auprès du monastère grenoblois de la Grande Chartreuse en 1984, les autorités lui ont demandé ce qu'ils ont de plus précieux: du temps. En 1999, une fois leurs réticences dissipées, les moines ont accueilli le réalisateur, traînant derrière lui caméra et bagages pour un séjour de six mois.

Le Grand Silence, c'est l'aboutissement de cette prodigieuse parenthèse dans la carrière, et l'existence, de Philip Gröning. Car non seulement s'est-il fait l'observateur quasi invisible d'une communauté vivant dans les Alpes et surtout hors de notre monde agité, mais le langage qu'il devait utiliser lui était en quelque sorte imposé: aucune équipe technique, aucune lumière artificielle, aucune entrevue, aucune musique, bref, l'ascétisme cinématographique. Ces contraintes se sont révélées autant d'éléments structurants pour une œuvre en harmonieuse adéquation avec son sujet: dans sa forme, austère; dans sa durée, effrontément démesurée en comparaison des normes actuelles dictées par la télé; et dans son climat, propice au recueillement et à la contemplation.

Et pourquoi faudrait-il être bavard et expéditif dans un uni-



PHILIP GRÖNING

Le Grand Silence, de Philip Gröning: aucune équipe technique, aucune lumière artificielle, aucune entrevue, aucune musique, bref, l'ascétisme cinématographique.

vers où les mots sont précieux et le temps, une notion si abstraite? Les jours et les saisons s'écoulaient avec autant de douceur que de régularité, l'horaire étant ponctué par le son des cloches et la vie, par les changements de la nature que les moines percevoient surtout de la fenêtre de leur chambre. Avec une fascination évidente et un regard empreint d'un respect émouvant, Philip Gröning observe ce monde d'ardentes oraisons et de durs labeurs, actions souvent accomplies dans des lieux parfois vastes et dénudés ou sombres et étroits.

Alors que certains considèrent les monastères comme une anomalie au milieu de notre

course effrénée, l'attrait pour ce mode de vie ne s'est pas totalement évanoui.

Le cinéaste devient le témoin privilégié de l'entrée solennelle de jeunes moines, dont l'un d'origine africaine qu'il suit dans ses tâches quotidiennes. Quelles sont ses motivations? D'où vient-il? Autant de questions qui n'intéressent pas Philip Gröning, car dans *Le Grand Silence* ses ambitions sont autres, et son regard est tourné vers un ailleurs mystique.

Les véritables héros de son film-fleuve, ce sont le monastère et ceux qui l'habitent, montrant une seule fois leur visage en gros plan pour mieux les perdre dans cette masse besogneuse.

C'est ainsi que les chants se font discrets, les échanges, très rares (les premières discussions entre moines «fracassent» la bande sonore après 90 minutes...) alors que le bruit des pas dans les longs corridors ou le chant des grillons semblent assourdissants.

Pour qui a déjà connu l'expérience unique de partager la plénitude de ces lieux, ou rêve de comprendre le mystère qui s'y cache, *Le Grand Silence* en dira beaucoup sans bavardage inutile, sans têtes parlantes ni montage précipité. Comme un travail de moine trouvant finalement sa vocation de cinéaste.

Collaborateur du Devoir

Un film réalisé par **ALAIN RESNAIS**
Gagnant de 3 CÉSAR

Pas sur la bouche

«un divertissement de haute tenue!»
André Lavoie - Le Devoir

À l'affiche! CINÉMA Beauvieux 2300, Boulevard E. 721-0000

CADEAUX

Le Caillou de Saturne est présenté à la Maison des arts de Laval

SUITE DE LA PAGE E 1

des mercredi et jeudi 27 et 28 décembre et des 3 et 4 janvier, de même que le 7 janvier. On se renseigne au 514 288-7211, poste 1.

D'autres spectacles

Si jamais vous n'avez pas de chance et que tous les billets se

sont envolés, vous pourrez toujours vous rabattre sur d'autres spectacles présentés un peu partout en ville et dans l'immédiate banlieue; en voici quelques-uns qui valent le déplacement. A la caserne du Théâtre Sans fil d'abord, dans le quartier Hoche-laga-Maisonnette, les représentations des *Tracas d'Oniria* se poursuivent du 27 au 30 dé-

cembre, à 19h30. C'est un spectacle qui s'adresse aux 4 à 9 ans, qui roule déjà depuis un bout de temps et que je n'ai toujours pas pu voir. La compagnie Ombres folles y explore à la fois la marionnette, le théâtre d'objets et le théâtre d'ombres. On se renseigne au (514) 769-9805.

On termine avec un autre spectacle que je n'ai pas vu: *Le*

Caillou de Saturne, une production du Théâtre du P'tit Loup destinée aux enfants de quatre à huit ans. Ça se passe à la Maison des arts de Laval jusqu'au 29 décembre. On en saura plus en téléphonant au 450 667-2040. Et là-dessus, joyeux congé avec vos petits monstres préférés.

Le Devoir

PALMARÈS DVD ARCHAMBAULT

Résultats des ventes: Du 12 au 18 décembre 2006

FILM/TÉLÉSÉRIE

- PASSE-PARTOUT
- BON COP, BAD COP
- PIRATES OF THE CARIBBEAN 2
- LES BOUGON Saison 2
- 24 Complete Season 5
- LA PETITE VIE NOËL CHEZ LES PARÉ
- LE NÉGOCIATEUR Saison 2
- ICE AGE 2: THE MELTDOWN
- DA VINCI CODE
- LES VOISINS

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- LES NORDIQUES
- LOUIS-JOSÉ HOUDE À l'Olympia de Montréal
- SOIRÉE CANADIENNE Artistes variés
- LÉVESQUE ET TURCOTTE Intégrale
- ANNIE VILLENEUVE Quand je ferme les yeux
- NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
- MICHEL BARRETTE 20 ans déjà
- JOSÉE LAVIGUEUR Toujours 20 ans
- CRAZY FROG Crazy Video Hits
- GRÉGORIE CHARLES Noir et blanc

CAVALIA : UN RÊVE DE LIBERTÉ

Un docu-variété sur la relation exceptionnelle qui lie les artistes aux chevaux. Envoutant.

LUNDI 19h

LE LUXE ET SES SECRETS

Bijoux, parfums, lieux de rêve... Mireille Dumas nous entraîne dans un tourbillon d'opulence. Flamboyant.

LUNDI 20h30

LE PÈRE NOËL EST UNE ORDURE

Avant le film, il y a eu la pièce culte jouée par la célèbre bande du Splendid. Hilarant.

MARDI 20h

CALLAS ET ONASSIS

La passion dévorante qui unit les deux Grecs les plus célèbres de leur époque. Émouvant.

MARDI 21h30

TV5
WWW.TV5.CA

e*Centris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
LE GRAND SILENCE (INTO GREAT SILENCE)
/ PHILIP GRÖNING 13h00 - 18h00

Cinéma

e*Centris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
CINÉ-AD / L'ENFANT AU GRELOT
/ JACQUES-RÉMY GÉRARD 23 DÉC. - 7 JAN. À 11h
RELÂCHE 25 DÉC. ET 1^{er} JAN.



Night at the Museum n'est pas sans qualités (techniques), mais une fois le fameux concept éventé, il ne reste pour ainsi dire rien sinon une course éperdue dans les corridors d'un musée plus animé la nuit que le jour.

Suivez le guide!

NIGHT AT THE MUSEUM (V.F.: UNE NUIT AU MUSÉE)

Réalisation: Shawn Levy. Scénario: Robert Ben Garant, Thomas Lennon, d'après le roman de Milan Trenc. Avec Ben Stiller, Owen Wilson, Steve Coogan, Dick Van Dyke, Robin Williams, Image: Guillermo Navarro. Montage: Don Zimmerman. Musique: Alan Silvestri. États-Unis, 2006, 108 min.

ANDRÉ LAVOIE

Devant *Night at the Museum*, de Shawn Levy (*Cheaper by the Dozen*, *The Pink Panther*), on imagine sans aucune difficulté la rencontre au sommet qui a précédé la mise en marche du projet. On a jonglé avec trois concepts («musée», «effets spéciaux», «Ben Stiller»), trouvé la formule géniale à résumer, choisi une période favorable à sa sortie avant même d'avoir tourné une seule image et le tour était (presque) joué. Ne manque plus qu'un film à l'arrivée.

Or qu'en est-il vraiment de *Night at the Museum*? S'agit-il d'une leçon d'histoire tapageuse et interactive ou encore d'une formidable vitrine promotionnelle pour les musées new-yorkais (les

scénaristes Robert Ben Garant et Thomas Lennon ont ajouté au Musée d'histoire naturelle une aile «egyptienne», clin d'œil au Metropolitan Museum)? C'est cela, et ce n'est que cela, avec accessoirement le récit d'un pauvre bougre, Larry, incarné par Ben Stiller. Incapable de conserver un emploi et un logement, il couvre de honte son fils, plus admiratif devant le nouvel amant (Paul Rudd, gaspillé) de sa mère, riche et vachement «successful»; avant l'histoire, placée au moralisme petit-bourgeois.

Le destin de ce perpétuel pendant bascule le jour où il décroche un emploi de gardien de nuit dans un musée, remplaçant trois vieux employés (dont Dick Van Dyke et Mickey Rooney, qui ne font partie d'aucune exposition thématique...). Or voilà qu'une fois les portes fermées, les Indiens miniatures s'animent, les singes quittent leur posture figée et le squelette de dinosaure trônant dans le hall d'entrée se prend pour la vedette de *Jurassic Park*. La clé du mystère réside dans la momie d'un pharaon de pacotille, et tout ce beau monde s'agit autour de ce gardien désemparé par tant de permutations historiques. Par exemple, un cow-boy insolent (Owen Wilson) et un centurion romain snobinard (Steve Coogan) rivalisent d'ingéniosité guerrière tandis que Theodore

Roosevelt (Robin Williams) abreuve Larry de sa philosophie républicaine.

Night at the Museum n'est pas sans qualités (techniques), mais une fois le fameux concept éventé, il ne reste pour ainsi dire rien sinon une course éperdue dans les corridors d'un musée plus animé la nuit que le jour. Et l'idée semble si ingénieuse que les scénaristes s'amuse à en explorer tous les possibles, percutant les personnages et les périodes de l'histoire en un long exposé (et trois nuits) qui n'a rien à envier au plus interminable diaporama de vacances. Chaque figurine a droit à sa minute de gloire, à son coup pendable, le gardien devenant le lien, et la victime, de cette parade pseudo-éducative.

Pour le reste, une fois passé les tourniquets de ce musée en attente de visiteurs, on ne retrouve qu'un Ben Stiller figé dans ses mimiques de petit froussard sympathique, des vedettes qui ne souffrent pas de la redite (dont Owen Wilson encore dans sa phase délinquante) et une batterie d'effets pour faire revivre animaux empaillés et statues de cire. C'est ce que l'on appelle aussi une salade de saison, celle des Fêtes, où l'on abuse des bonnes choses, et des moins bonnes...

Collaborateur du Devoir

N'importe quoi...

JESUS CAMP

Réalisation et scénario: Heidi Ewing et Rachel Graby. Image: Mira Chang, Jenna Rosher. Montage: Enat Sidi. Musique: Michael Furjanic. États-Unis, 2006, 82 min.

ANDRÉ LAVOIE

J. K. Rowling et Charles Darwin possèdent, croyez-le ou non, un point commun: ils figurent parmi les bêtes noires des chrétiens évangélistes. A leurs yeux, la créatrice d'Harry Potter et le père de la théorie de la sélection naturelle sont des instruments de Satan. A coups de chants et de sermons enflammés, les prédicateurs, trônant au milieu de sanctuaires high-tech, deviennent leur fiel, jettent l'anathème. Et par quelle autorité? «Excuse me, but we have the Truth», déclare Becky Fischer, celle dont la mission est d'endoctriner, pardon, d'évangéliser les enfants, entre autres lors de camps d'été surnommés «Kids on Fire».

Cette femme habitée par Dieu et jamais par le doute est au centre de *Jesus Camp*, un documentaire de Heidi Ewing et Rachel Graby duquel émane une inquiétude discrètement énoncée: celle de l'influence de la droite religieuse sur la société américaine. Dans son église de l'Etat du Missouri, Fischer utilise tous les moyens de persuasion (dessins, poupées, ballons, chansons) pour constituer une nouvelle armée. Les enfants qui l'entourent, le plus souvent éduqués à la maison par des parents se méfiant de l'école publique — on refuse d'y enseigner le créationnisme, alors... —, parfois déguisés en soldats, entrent en transe à la moindre incantation et ne demandent pas mieux que de partir en guerre. Car dans le discours de ces pasteurs émaillé de références militaires, vantant même la dévotion des islamistes palestiniens (!), les jeunes d'aujourd'hui doivent devenir les croisés de demain; l'Amérique sera chrétienne ou ne sera pas.

Jesus Camp nous présente aussi trois futurs «soldats», Levi (12 ans), Rachel (9 ans) et Tory (10 ans), suivant «religieusement» les enseignements de Becky Fischer. Du sous-sol de leur maison où ils se trémoussent sur du «christian heavy metal rock'n'roll» — cherchez l'erreur! — à leur seconde cérémonie de baptême (le fameux «born again») en passant par leur évangélisation dans les clubs de bowling, ces gamins grandissent dans le mépris de la science et la foi aveugle en un Dieu vengeur. Et il faut les voir pleurer à chaudes larmes ou danser en vêtements de couleur kaki pour saisir toute l'intensité du conditionnement.

Certains auront du mal à suivre le raisonnement de ces zélés de

l'Évangile, mais les deux documentaristes résistent farouchement à la tentation de les ridiculiser, voire de juger sans appel leurs débordements idéologiques. Ceux-ci le font d'ailleurs très bien sans l'aide de personne. C'est ainsi que les documentaristes suivent Levy en pèlerinage à Colorado Springs, là où trônait Ted Haggard, un «preacher» puissant qui, jusqu'à tout récemment, agissait une fois par semaine à titre de conseiller du président Bush. N'est-il pas suave de l'entendre dénoncer l'homosexualité alors que l'homme pataugera bientôt dans un important scandale sexuel, client régulier d'un prostitué avec qui il n'avait guère le temps de prier? La denuncia-

tion de cette hypocrisie redonne foi en la justice divine...

D'autres sont moins optimistes, *Jesus Camp* donnant aussi la parole à un animateur de radio confrontant le point de vue des fondamentalistes religieux mais dont la lassitude, après un échange musclé avec Becky Fischer, témoigne de la férocité de cette bataille. Et devant ce refus de la pensée critique, de cette démission au profit d'un Dieu qui n'en demande sûrement pas tant, on ne peut qu'être d'accord avec Umberto Eco: «Les gens, de nos jours, ne croient plus en rien mais, par contre, ils croient en n'importe quoi». Imaginez ce que lui aurait inspiré *Jesus Camp*...

Collaborateur du Devoir



Becky Fischer, cette femme habitée par Dieu et jamais par le doute, est au centre de *Jesus Camp*, un documentaire de Heidi Ewing et Rachel Graby.

(GAGNANT! MEILLEUR FILM CANADIEN TORONTO FILM FESTIVAL) (COMPÉTITION OFFICIELLE SUNDANCE FILM FESTIVAL 2007)

«BRILLANT! FASCINANT! UN DOCUMENTAIRE ESSENTIEL SUR NOTRE ÉPOQUE.» LA PRESSE

★★★★★

EDWARD BURTYNSKY
PAYSAGES FABRIQUÉS
(MANUFACTURED LANDSCAPES)
UN FILM DE JENNIFER BAICHWAL

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

version originale avec sous-titres français
EX-CENTRIS

version originale avec sous-titres anglais
CINÉMA LE FORUM 22

(GAGNANT) Meilleur Documentaire - European Film Awards

«...FASCINANT, CAPTIVANT, PASSIONNANT! À TRAVERS UN RYTHME FEUTRÉ ET UNE MISE EN SCÈNE HARMONIEUSE M. GRÖNING RÉVÈLE LA BEAUTÉ» MANOCHA DARGIS, THE NEW YORK TIMES

«NON PAS UN DOCUMENTAIRE DANS LE SENS PROPRE DU MOT, MAIS BIEN UNE EXPÉRIENCE SPIRITUELLE.» CHESHAM PLUS

«SENSATIONNEL» DEB SPIEGEL «TRÈS ÉMOUVANT.» NATIONAL POST

«DÉFINITIVEMENT UN FILM À VOIR CETTE ANNÉE.» THE GLOBE AND MAIL

LE GRAND SILENCE
UN FILM DE PHILIP GRÖNING

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

version originale française et latine avec sous-titres anglais
CINÉMAS AMC LE FORUM 22

version originale avec sous-titres anglais
EX-CENTRIS

version originale avec sous-titres anglais
CINÉMA PARALLÈLE

version originale avec sous-titres anglais
CINÉMAS AMC LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

JAMEL DEBBOUZE RIE RASMUSSEN

★★★★★

«Un superbe Paris estival sert de décor à ce film tout simple dans sa forme mais profond.» Le Figaro

«Un conte de fées angélique.» Ciné Live

«Magnifiquement filmé.» Le Parisien

ANGÉLA
LUC BESSON

GILBERT MELKI SERGE REABOVKINE

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

version originale française
CINÉMA Quartier Latin

version originale française avec sous-titres anglais
CINÉMA Cartier

version originale française avec sous-titres anglais
CINÉMA Sherbrooke

version originale avec sous-titres anglais
CINÉMAS AMC LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

★★★★★

Journal de Montréal, The Gazette

«Bouleversant. Un voyage d'une grande beauté.» Voir

«Sincère et humain. C'est avec plaisir que l'on découvre l'Arménie.» La Presse

LE VOYAGE EN ARMÉNIE

UN FILM DE ROBERT GUÉDIGUIAN

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

version originale française et arménienne avec sous-titres français
EX-CENTRIS

version originale avec sous-titres français
CINÉMA LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

CINÉMA

Une œuvre inquiétante et vaporeuse

THE GOOD SHEPHERD
(LE BON BERGER)

De Robert De Niro. Avec Matt Damon, Anjelina Jolie, Alec Baldwin, Tammy Blanchard, Billy Crudup, Michael Gambon. Scénario: Eric Roth. Image: Robert Richardson. Montage: Tariq Anwar. Musique: Marcelo Zarvos, Bruce Fowler. États-Unis, 2006, 165 minutes.

MARTIN BILODEAU

Robert De Niro n'avait pas touché à la mise en scène depuis *A Bronx Tale*, en 1993. Or ce qui étonne à la vue de *The Good Shepherd*, son second opus en carrière, c'est l'aisance, la solidité et la portée de sa réalisation. Qu'il a mise, par ailleurs, au service d'une histoire captivante mêlant fiction et vécu, espionnage et faits historiques, restituant chemin faisant les mœurs et les peurs de l'Amérique de l'après-guerre dans laquelle l'acteur-cinéaste a grandi.

Thriller, film d'action, drame d'espionnage, drame psychologique, *The Good Shepherd* est un peu tout ça, et rien de tout ça. Le parcours singulier d'Edward Wilson (Matt Damon), personnage central du film — qui serait inspiré de James Angleton, réputé chef du contre-espionnage à la CIA —, ouvre sur toutes sortes de perspectives, sans que jamais le film n'ait de prise réelle sur lui. Pas suffisamment, en tout cas, pour l'assujettir aux fonctionnalités commodes d'un genre précis. D'où cette impression réjouissante de regarder un film totalement hors normes, écrit sans gabarit par Eric Roth (*Munich*), réalisé sans formules par De Niro, interprété avec pudeur et abnégation — valeurs complètement démodées à Hollywood — par l'excellent Matt Damon.

Le film trace son parcours, depuis ses jeunes années à l'université Yale, où il a été admis



The Good Shepherd, de Robert De Niro, met en vedette Matt Damon.

SOURCE UNIVERSAL

dans une société masculine exclusive se targuant de former les futurs dirigeants du pays, jusqu'à la crise des missiles cubains, où il a joué un rôle prépondérant. Entre ces deux pôles, que le scénario revisite au moyen de bonds en avant et de retours en arrière fréquents, on suit l'évolution professionnelle du personnage: la trahison de son mentor (Michael Gambon), son séjour à Londres pendant la guerre, ses techniques sophistiquées pour débusquer les agents du KGB infiltrés aux États-Unis, etc. Parallèlement, le scénario dessine les contours flous de la vie privée de l'homme: sa liaison passionnée avec une jeune femme sourde (Tammy Blanchard), son mariage opportuniste avec une fille de millionnaire (Angelina Jolie), ses

rapports tendus avec son fils désireux de marcher dans ses pas (Eddie Redmayne), etc. En même temps qu'une réflexion sur les peurs de la guerre froide, *The Good Shepherd* est une méditation sur la famille de l'après-guerre. Guère plus chaleureuse, dans le cas de Wilson, ce qui donne à son histoire de devoir et de sacrifice patriotique son goût amer. Cela dit, De Niro ne dresse pas de bilans, ne tire pas de conclusions. Plutôt, il lève le rideau sur cette époque, nous plonge dans le doute et l'incertitude de son personnage, patriote docile, distribue les indices psychologiques et les faits historiques avec parcimonie. Il en résulte une œuvre inquiétante et vaporeuse, qui se débouline sans mode d'emploi de lecture.

Le film, cela dit, n'est pas par-

fait. Il est des moments où la direction artistique est tellement compassée qu'on sent à peine les acteurs bouger dans les décors. En outre, le parti pris audacieux de faire jouer les personnages par les mêmes acteurs, sur une période de plus de vingt ans, pose problème. Avec ses rides artificielles, Damon a l'air déguisé, et on peine à voir en lui un quinquagénaire. Le costume et la perruque de Jolie semblent avoir été calqués sur ceux de Mrs Robinson. De Niro, sans le savoir, nous impose de faire un choix: refuser sa convention et s'offrir deux heures quarante-cinq minutes de maux de dents ou l'accepter et s'autoriser un fascinant voyage dans le temps. Je ne regrette pas d'avoir opté pour la seconde option.

Collaborateur du Devoir



Dans *Le Cou de la girafe*, Claude Rich joue le rôle d'un ancien libraire envoyé dans une maison de retraite qui brise les chaînes de sa mémoire et reprend goût à la vie grâce à sa petite-fille (très naturelle Louisa Pili, qui crève l'écran).

Briser les chaînes
de la mémoire

LE COU DE LA GIRAFE

Réalisation: Safy Nebbou. Scénario: Safy Nebbou et Agnès Yobregat. Avec Sandrine Bonnaire, Claude Rich, Louisa Pili, Philippe Leroy-Beaulieu, Darry Cowl. Image: Romain Winding. Musique: Pascal Gaigne. Montage: Bernard Sasia.

ODILE TREMBLAY

Un film délicat, inégal, parfois touchant, nous parvient de la France sous la direction de Safy Nebbou, à l'assaut d'un premier long métrage. Œuvre sur la transmission, sur la famille coupée de son socle, qui boite avec ses secrets, celui-ci s'adresse à un public familial.

Le Cou de la girafe, servi par une impressionnante distribution, n'aurait pas été le même sans la performance de Claude Rich, à l'inimitable sourire mélancolique, en ancien libraire envoyé dans une maison de retraite. De fil en aiguille, avec un coup de pouce de sa petite-fille (très naturelle Louisa Pili, qui crève l'écran), il brise les chaînes de sa mémoire et reprend goût à la vie.

Mêlant les tons, avec des zones de comique, surtout à travers cette scène dans la maison de retraite où les pensionnaires s'associent pour une petite conjuration fort charmante sur laquelle souffle un parfum de *La Grande Séduction*, le film jongle habilement avec les genres. A souli-

gner: l'interprétation de Darry Cowl, en clown tendre et loyal compagnon de retraite.

Un peu engoncée, en sandwich entre son père et sa fille en cavale sur les traces d'une grand-mère depuis longtemps disparue, Sandrine Bonnaire ne tient pourtant pas là son meilleur rôle. Elle force la note de la colère et de l'émotion, semble froide le reste du temps.

En partie classique road-movie initiatique d'une quête des origines, *Le Cou de la girafe* s'articule autour d'un scénario qui tient de solides points d'ancrage, sans toujours boucler ses fils secondaires. La recherche d'une femme: mère, ancienne amante, grand-mère des membres du trio, devient emblématique de chacune des vies tronquées, qui ne trouveront leur voie qu'en elles-mêmes.

Après un bon démarrage, le rythme s'étiole à mi-parcours, pour retrouver tout son allant avec une excellente chute, laissant l'intrigue en suspens. Mais les lieux de l'action: l'appartement, la maison de retraite, Biarritz au charme vieillot, le sublime village espagnol de montagnes, parlent autant que les répliques de l'enfermement et des délires, du retour au passé et de l'avenir à construire. Il manque quand même une dose de légèreté entre les prises bien cadrées pour en faire une œuvre où l'émotion porte vraiment.

Le Devoir

MARIO MEROLA

www.MarioMerola.net



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Côte à Côte

11 juin - 31 décembre

Petit et concis

17 septembre - 31 décembre

Un seul arbre

Alexandre Hollan vu par Louise Warren

15 octobre - 14 janvier 2007

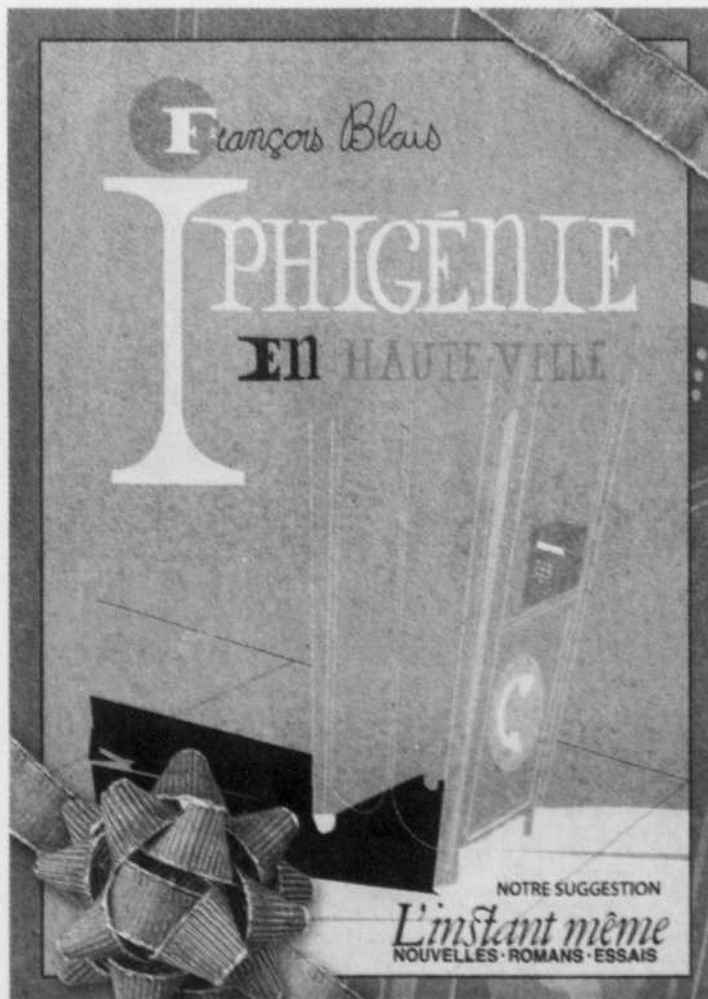
145, rue Wilfrid-Corbell
Joliette (Québec) CANADA
(450) 758-0311
www.musee.joliette.org

Mercredi au dimanche, 12 h à 17 h

Québec

Québec

Québec



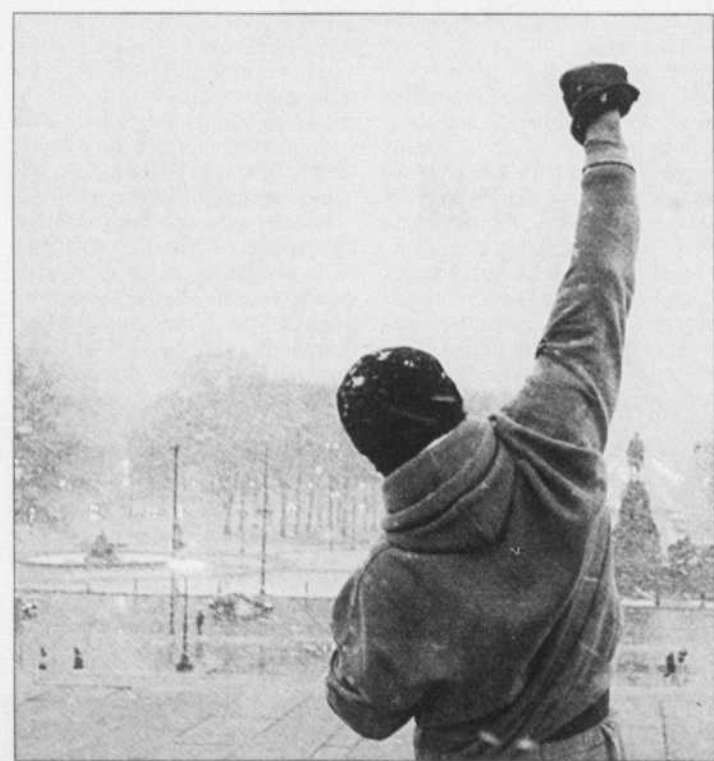
Double rédemption

ROCKY BALBOA

Écrit et réalisé par Sylvester Stallone. Avec Sylvester Stallone, Burt Young, Geraldine Hughes, Milo Ventimiglia. Image: J. Clark Mathis. Montage: Sean Albertson. Musique: Bill Conti. États-Unis, 2006, 102 min.

MARTIN BILODEAU

Au milieu des années 70, Sylvester Stallone, un acteur athlétique à peu près inconnu au bataillon, s'écrit un rôle à sa mesure, celui d'un boxeur au cœur solide mais sans avenir... A moins que. À Hollywood, aucun studio ne veut de son histoire. Stallone insiste. Pour à peine plus d'un million de dollars, un producteur indépendant, Irwin Winkler, le fait mettre en boîte. Voyant enfin le potentiel commercial de ce grand mélo sportif, United Artists le distribue. On connaît la suite: *Rocky* engrange 225 millions de dollars, obtient dix nominations aux Oscars et arrache celui du meilleur film à *Taxi Driver* et *All the President's Men*. Une légende est née. Laquelle, hélas, a donné naissance à une batterie de suites bêtes et autoglorifiantes, dans lesquelles Stallone déclinait toutes les combinaisons possibles de son héros aux gros bras et à la tête de nœuds.



Sylvester Stallone dans *Rocky Balboa*

SOURCE MGM

Rocky Balboa, film ultra-maladroit mais profondément sincère, met un terme à ce carrousel de niaiseries et remonte à la source, tant pour le cinéaste que pour le personnage. Le premier avec

un petit budget et un scénario ultra-sentimental, le second avec son cœur gros comme ça et un combat perdu d'avance. Pour tout vous dire, *Rocky Balboa* est un pèlerinage dans lequel la rédemption du boxeur et de l'acteur se font écho.

Stallone est retourné dans le décor d'origine (les quartiers défavorisés de Philadelphie), s'est vissé sur la tête le même feutre, habite une maison en clins de bois identique à celle où on l'a connu. On penserait qu'il s'est fixé dans le temps s'il n'avait pas aussi le cœur meurtri par les lendemains amers d'une carrière de boxeur qui a fini en queue de

poisson et, surtout, par le souvenir de ses amours mortes: Adrian (qui réapparaît comme une madone dans des flash-back) est décédée, mais son restaurant du même nom survit, et c'est là que Rocky, tous les soirs, repasse ses anecdotes tel un juke-box pour le bénéfice de clients venus goûter sa cuisine et l'entendre. Par une série de circonstances extraordinaires, Rocky va se faire offrir de remonter sur le ring pour y affronter, au cours d'un combat pour tement médiatique, l'actuel champion du monde. Deux mondes s'affrontent dans un combat manichéen: celui, artisanal et humble, de l'athlète-né et celui, industriel et arrogant, du boxeur de carrière.

Si le film culmine sur le combat tant attendu, plusieurs raccourcis empêchent le scénario d'aller au bout de ses propositions. La relation de Rocky avec son fils (Milo Ventimiglia), par exemple, ne transcende jamais la convention: le rapport ambigu du boxeur avec une jeune mère célibataire qu'il prend sous son aile (excellente Geraldine Hughes, la révélation du film) aboutit dans l'impasse. La mise en scène de Stallone, du reste, est un ramassis d'idées québécoises et archaïques, assemblées avec justesse toutefois, mais assommées par la musique de Bill Conti.

Et que dire du visage de l'acteur, sur lequel le temps et la chirurgie esthétique ont eu prise égale, sinon qu'il est un hommage au Picasso cubiste. Rien n'est exactement à la bonne hauteur, ou à la bonne latitude, mais l'harmonie chaotique de la composition force le respect. On pense à peu près la même chose du film.

Collaborateur du Devoir

Quelques livres pour le temps des Fêtes...
... et surtout de la joie, de la douceur et de la sérénité
pour vous et votre famille. Que cette nouvelle année
voit s'accomplir vos projets les plus chers et soit rythmée
aux couleurs du vrai bonheur
L'équipe de la librairie

LIBRAIRIE

alire

LIBRAIRIE INDÉPENDANTE AGRÉÉE

Place Longueuil — 825, rue Saint-Laurent Ouest
Longueuil — 450 679-8211
info@librairie-alire.com

LIVRES

Noël réinventé, au-delà de la banalité



Danielle Laurin

Il était une fois un beau Noël blanc. Avec la crèche, le p'tit Jésus, la messe de minuit, et tout ce qui s'ensuit. Un vrai Noël d'antan, quoi. Enfin... presque.

C'est le Noël d'un vieil homme seul, un chauffeur de taxi qui n'attend plus grand-chose de la vie. Et qui revit grâce à la magie de Noël... avant de crever de sa belle mort.

Il était une fois *La Dernière Crèche ou le Dernier Noël d'Yvon Guimond*. Un conte pour adultes signé Robert Gravel et Alexis Martin. Écrit pour la radio, en 1994, deux ans avant la disparition du cofondateur de la LNI. Et tout juste remis en forme par son jeune complice expérimentaliste.

C'est du Gravel-Martin tout craché. Glauque, noir, sans espoir. Jusqu'à ce que la rêverie s'installe et que l'imaginaire s'emballé. Complètement délirant. Drôle. À la limite du burlesque parfois. Avec, bien sûr, des moments attendrissants, des pointes d'émotion au tournant.

Ça commence dans un bar, la veille de Noël. Deux clients, qu'on devine être des habitués. Et une serveuse un peu fanée. Dehors, il neige plein ciel. Allez, un dernier verre avant de rentrer! Mais rentrer où? Personne n'attend Yvon Guimond, pas de réveillon à l'horizon.



Robert Gravel avait écrit *La Dernière Crèche ou le Dernier Noël d'Yvon Guimond* pour la radio avec Alexis Martin

Ah, les Noël's ne sont plus ce qu'ils étaient. Dans le temps. Quand Yvon Guimond était petit, quand il partait main dans la main avec son père pour aller à la messe de minuit. Et hop, le voici qui saute dans son taxi, à moitié ivre, bravant la «tempête du siècle».

Pas du tout politiquement correct, non. Tant pis. On n'est pas

dans un conte moraliste, vous l'aurez compris. On n'est pas non plus dans le texte à message. Tant mieux. On s'amuse comme des fous.

Et c'est parti. Au diable les lambins qui encombrant la route enneigée, «s'a juste les chauffeurs de taxi qui savent chauffer». Tiens, un esseulé qui cherche désespérément un taxi. Comment ne pas jouer au bon Samaritain la nuit de Noël? Allez, montez, cher monsieur... à vos risques et périls.

Une fois redescendu du taxi le passager qui a eu la trouille de sa vie, plein gaz vers Laval-des-Rapides, au bord de la rivière des Prairies. Le pont du Pacifique. C'est là qu'Yvon Guimond veut aller. Le pont du Pacifique, qu'il traversait à pied avec son père, pour se rendre à l'église la veille de Noël un peu avant minuit. Existe-t-il encore, ce fameux pont-là? C'est ce qu'il veut vérifier.

Là, changement total d'atmosphère. Finies les folies. Bienvenue la nostalgie. Là, au milieu de nulle part, grelottant de froid, le chauffeur de taxi replongera dans ses souvenirs. Redevendra l'enfant qu'il a été. Il en viendra bientôt à confondre imaginaire et réalité. Nous aussi.

Tant pis. Tant mieux. Ce qui se passe a beau basculer de plus en

plus dans l'in vraisemblable, c'est tellement grisant d'y croire, tellement réconfortant. Pour Yvon Guimond. Et pour nous.

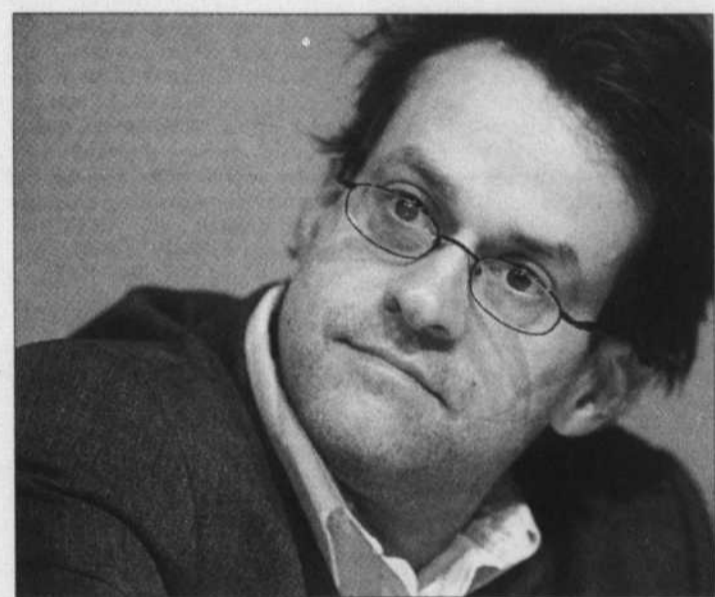
Retour à la case départ. Le même bar, la même serveuse. Mais un seul client. C'est le lendemain de Noël. Aujourd'hui, Yvon Guimond ne viendra pas boire un coup. Demain non plus. Plus jamais.

Il faut voir la dernière image, qui dit tout. Du genre: c'est bien triste, mais pour les autres, la vie, la p'tite vie de tous les jours continue. Il faut voir toutes les illustrations qui accompagnent ce conte inclassable. Toutes dans le ton... avec un je-ne-sais-quoi en plus. L'artiste, Elisabeth Eudes-Pascal, a fait des merveilles, vraiment.

Il était une fois Noël réinventé, au-delà de la banalité.

Correspondante du Devoir

LA DERNIÈRE CRÈCHE OU LE DERNIER NOËL D'YVON GUIMOND
Textes de Robert Gravel et Alexis Martin
Illustrations d'Élisabeth Eudes-Pascal
Les 400 Coups, coll. «Style libre»
Montréal, 2006, 80 pages



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Alexis Martin

ROMAN QUÉBÉCOIS

Si loin, si proche

CHRISTIAN DESMEULES

Née en 1958, Linda Amyot est de ces écrivains qui cherchent à mettre au jour ce qui se tait derrière les silences, derrière la solitude ou la peur. Scénariste et journaliste littéraire (*Nuit blanche*), son premier roman, *Ha Long* (Leméac, 2004), s'imposait par la finesse de son intériorité et la qualité de son écriture. Deux femmes liées par une même maternité nous donnaient chacune leur point de vue. D'un côté de la narration, une jeune Vietnamiennne contrainte d'abandonner l'enfant qu'elle vient de mettre au monde. De l'autre, une Québécoise au seuil de la quarantaine, mère adoptive en attente faisant face à ses propres angoisses.

Les Murs blancs, son second et plus récent roman, s'inscrit dans le même registre de l'intime, du non-dit, de la délicatesse des sentiments humains. De l'infime pulsation de ce qui vit et de ce qui meurt. «Les espaces que creusent

parfois les mots entre les êtres. Le bonheur, le malheur, l'amour. Qu'en savons-nous?» Que savons-nous de ce qui se cache derrière la somme des rêves inassouvis?

Une jeune enseignante de trente-quatre ans, Ysa, qui se remet à peine d'un cancer des ovaires, quitte Montréal pour aller se réfugier dans l'appartement qu'un ami lui prête à Mexico. Des murs blancs d'une chambre d'hôpital à ceux d'un appartement vide, le même silence, le même face-à-face avec soi. Une seule certitude l'habite durant ce long séjour de congéance: elle estime avoir vu la mort de trop près pour continuer à vivre comme avant. «Je ne veux plus être une femme en sursis. Et je ne veux pas mourir.»

Mais au-delà de la maladie dont elle est en rémission, Ysa porte en elle «l'infini regret» d'une fausse couche et celui d'un amour perdu — et peut-être même de l'amour lui-même. De tout ce qui ne sera jamais plus possible. Mais là-bas, dans un

autre pays, sous une lumière différente, elle prend peu à peu conscience de tout ce qui reste: les êtres, les choses, les autres. Elle constate que l'horizon existe et que son souffle s'apaise. «Les images dans ma tête avaient glissé sur le sable pour se dissoudre dans l'océan. Tout mon corps se liquéfiait. La respiration de la mer était la mienne... [...] J'étais la vie même. Quelque part à l'intérieur de moi, une brèche s'était ouverte. Et au fond, tout au fond, j'avais vu un tourbillon commencer à s'élever.»

Si loin et à la fois si proche, la

mort ne cesse de souffler doucement sur ce petit roman hanté par la figure lumineuse et torturée de Frida Kahlo — elle aussi éprouvée par la maladie et les regrets d'une impossible maternité. Mais sans que l'on tombe jamais, chez Linda Amyot, dans le macabre ou dans l'arrache-cœur.

Collaborateur du Devoir

LES MURS BLANCS
Linda Amyot
Leméac
Montréal, 2006, 128 pages

LILI MAXIME
Ma chère Louisiane
Tome 3
Un dernier Mardi gras

1992-2006. Ce troisième roman poursuit la quête identitaire des Cadins, des Houmas des bayous et des Mayas du Chicope. Cette saga nous entraîne au cœur des familles LeBlanc, Collin et Maréchal. Par la charmante Crystal, la fille de David LeBlanc, nous vivons un dernier Mardi gras dans la Ville du Jazz, La Nouvelle-Orléans. C'était avant l'ouragan Katrina.

• **Ouragan sur le bayou** • Tome 1
••• 1/2 • La Presse, Gérard LeBlanc, 09/12/2004

• **La Sang-mêlé du bayou** • Tome 2
••• 1/2 • La Presse, Gérard LeBlanc, 09/01/2006

roman
620 pages 28,95\$*
*Prix spécial jusqu'au 9 janvier

Éditions La Grande Marée

Vir, Élise Giguère, 02/02/06
• Lili Maxime dresse d'intéressants parallèles entre les deux cultures américano-francophones, les Indiens Houmas du Sud et les Montagnais du Nord...
La Presse, Michel Lupien, 21/01/06
• Les idées du roman recèlent une sensibilité primitive... quasi sacré...

LAURÉATE DU PRIX FRANCE-ACADIE 2005

LITTÉRATURE CUBAINE

Le droit de crier

Un nouveau roman bouleversant de Leonardo Padura

FRANCE-ISABELLE LANGLOIS

Leonardo Padura réside toujours sur son île, continuant d'écrire et trouvant le moyen de glisser ici et là, en soubassement de son œuvre, une certaine critique à la fois de la société cubaine et de sa gouvernance, sans trop se faire inquiéter. Les rêves déçus de la révolution de tout un chacun.

Dans *Les Brumes du passé*, l'ex-policier un peu défranchi s'est reconverti dans le commerce du livre d'occasion, profitant de ce que certaines familles se voient contraintes de vendre ce bien si précieux, car si rare sur l'île sous embargo, question de se mettre quelque chose sous la dent. C'est ainsi qu'un vieux et maigre couple, un homme et sa sœur, lui ouvre les portes d'une immense bibliothèque où pullulent des centaines de livres anciens. Une bibliothèque à laquelle le personnage n'a touché depuis la révolution, pour cause de serment au maître des lieux ayant fui bien vite aux États-Unis, le temps, pensait-il, que les choses reviennent à la normale.

Dans un de ces livres, le flic défrôqué met la main sur une coupure de journal de la fin des années 1950, où apparaît la photo d'une jeune et très belle chanteuse de boléro, une certaine Violeta del Rio, dont plus personne ne se souvient. Alors commence la quête nostalgique de la belle évaporée. Une histoire d'amour déchirante et impossible, perdue entre un monde révolu et un nouveau monde aujourd'hui en déliquescence, alors que le monde de demain est impensable.

«La crise économique des années 1990 n'a pas été uniquement matérielle. Elle s'est accompagnée d'un vrai désastre sur le plan idéologique. En ce sens, je pense que les changements engagés sont profonds et irréversibles. La confiance monolithique et absolue

que nous avions dans le socialisme et les mensonges dont nous avons été abreuvés pendant trente ans se sont écroulés avec le mur de Berlin.» C'est ce qu'affirmait récemment Leonardo Padura dans une entrevue accordée au *Courrier international*, alors que la maladie de Castro n'était plus un secret pour personne. C'est aussi cette histoire, celle d'un peuple toujours aussi jaloux de son indépendance et de son insubordination, mais sans plus de réels repères, qui nous est racontée dans *Les Brumes du passé*. Très beau. Et pour les âmes sensibles et romantiques, plutôt bouleversant.

«Je vis à Cuba, j'écris à Cuba, je ne suis ni ne veux être un dissident. Mais je revendique le droit de crier. Et je crois que le fait d'être resté à Cuba me donne le droit d'en parler», affirmait déjà en 2001 Padura dans une entrevue accordée au magazine littéraire français *Lire*. Il poursuivait un peu plus loin, répondant à une question sur la censure: «Pas par mes éditeurs. Je me censure moi-même. Mais je crois n'avoir rien censuré de fondamental, pour la simple raison que la description du monde politique ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est de décrire la société cubaine. Quand je parle d'un fonctionnaire corrompu, le lecteur peut extrapoler. En revanche, mes livres ont été très peu commentés par les médias cubains. Il y eut comme une chape de silence autour d'eux. Les retombées ont été beaucoup plus importantes en Europe.»

Collaboratrice du Devoir

LES BRUMES DU PASSÉ
Leonardo Padura
Traduit de l'espagnol (Cuba)
par Elena Zayas
Éditions Métailié, coll. «Bibliothèque hispano-américaine»
Paris, 2006, 360 pages

PALMARÈS LIVRE ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 12 au 18 décembre 2006

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 MES AMIS, MES AMOURS Marc Levy (Robert Laffont)	1 Y'A DES MOMENTS SI MERVEILLEUX Dominique Michel (La Semaine)
2 LES BIENVILLANTES Jonathan Littell (Gallimard)	2 LE GUIDE DU VIN 2007 Michel Pharaud (Éd. De l'Homme)
3 CONTES DE VILLAGE: COFFRET 3 VOL. Fred Pollerin (Planète Rebelle)	3 THÉRÈSE DION Georges-Hébert Germain (Libre Expression)
4 ODETTE TOULEMONDE ET AUTRES... Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)	4 AU PIED DE COCHON Martin Picard
5 À TOMBEAU OUVERT Kathy Reichs (Robert Laffont)	5 CUISINER AVEC LES ALIMENT... R. Béliveau / D. Gingras (Trécarré)
6 POUR RALLUMER LES ÉTOILES Dominique Demers (Québec Amérique)	6 GUIDE DE L'AUTO 2007 Collectif (Trécarré)
7 LE TROU DANS LE MUR Michel Tremblay (Leméac)	7 DOCTEUR IRMA T. 1: LA LOUVE BLANCHE Pauline Gill (Québec Amérique)
8 LA CROISIÈRE DE NOËL Mary Higgins Clark (Albin Michel)	8 LUCKY LIKE T. 2: LA CORDE AU COU L. Gern / Achôlé (Dargaud)
9 LIGNES DE FALLE Nancy Huston (Leméac)	9 L'ANNÉE CHAPLEAU 2006 Serge Chapleau (Boréal)
10 LA ROSE RETROUVÉE Serdar Ozbak (Intouchables)	10 PASSAGE OBLIGÉS Joséphine Michaud (Libre Expression)
LIVRE DE POCHE	NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE
1 AMOS DARAGON T. 12: FIN DES DIEUX Bryan Perro (Intouchables)	1 YOU: ON A DIED: THE OWNER'S MANUAL... M. Rouzin / M. Oz (Simon & Schuster)
2 LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL Khaled Hosseini (10/18)	2 THE SIXTH FAMILY: THE COLLAPSE L. Lamotte / A. Humphreys (J. Wiley & Co)
3 LÉONIS T. 8: GARDIENS D'OUTRE-TOMBE Mario Francis (Intouchables)	3 U2 BY U2 U2 / Neil McCormick (Morrow / Avon)
4 ERAGON T. 1: L'HÉRITAGE Christopher Paolini (Bayard)	4 JAMIE'S ITALY Jamie Oliver (Hyperion)
5 PARKAL T. 6: LES GUERRIERS CÉLESTES Maxime Roussy (Intouchables)	5 OPTICAL ILLUSIONS: THE SCIENCE Al Seckel (Puffin)
6 ÉPREUVE INFERNALE Alexandra Larochelle (Trécarré)	6 THE AMBLER WARNING Robert Ludlum (St. Martin's Press)
7 LA PART DE L'AUTRE Éric-Emmanuel Schmitt (Livres de poche)	7 THE INNOCENT MAN John Grisham (Doubleday)
8 ENSEMBLE C'EST TOUT Anna Gavetti (J'ai lu)	8 MAKE IT RIGHT: INSIDE HOME REMO Mike Holmes (Harper Collins)
9 LE PARFUM Patrick Suskind (Livres de poche)	9 GRACELAND: AN INTERACTIVE... Chuck Murphy (Quirk Books)
10 VOUS REVON Marc Levy (Pocket)	10 CELL: YOUR NUMBER IS UP Stephen King (Pocket Books)

surveillez notre **Solde après Noël** du 26 au 31 décembre 2006

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

Nouvel arrivage
GASTON MIRON
La marche à l'amour

Un des six exemplaires comprenant une gouache originale et cinq eaux-fortes de **Leon Bellefleur**. Signé par l'auteur et l'artiste. Éd. Éta, 1977

Deux Sangs

Un des deux cent exemplaires autographié par l'auteur. Éd. de l'Hexagone, 1953

Pour plus d'information :

514-522-8848 1-888-522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LIVRES

BEAUX LIVRES

Pour les amateurs d'Art déco

PAUL BENNETT

Depuis sa consécration à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels de Paris en 1925, l'Art déco fascine les amateurs d'art et les collectionneurs. En réaction à l'opulence décorative et aux volutes de l'Art nouveau, l'élégante approche géométrique de l'Art déco puise sa source dans un classicisme sobrement ornementé. Il persistera au-delà de la crise économique du début des années 1930 mais sera bientôt submergé par la vague moderniste engendrée par le Bauhaus et le mouvement hollandais De Stijl.

L'Art déco, de Judith Miller, paru dans la collection «L'œil du chineur» chez Gründ, se présente comme un guide assez complet à l'usage des curieux et des collectionneurs qui désirent re-

connaître et comparer les objets Art déco et suivre les tendances du marché. Ce volume comporte huit chapitres consacrés au mobilier, aux tissus, au verre, à la céramique, aux bijoux, à l'argenterie et aux objets en métal, à la sculpture et à l'affiche, avec des rubriques pour les principaux créateurs. Chaque chapitre est précédé d'un texte d'introduction remplaçant chacun des arts décoratifs dans son contexte et est illustré d'une sélection d'œuvres avec leur description accompagnée de leur évaluation en euros (puisque l'ouvrage est d'abord destiné au public européen).

Ainsi apprend-on que, si certains vases Lalique atteignent facilement de 3000 à 4500 euros (5000 à 6000 \$), la fameuse coupe en cristal de Sydney Waugh gravée d'une frise de gazelles bondissantes (1935)

peut aller chercher entre 33 000 et 45 000 \$. L'affiche originale du film *Metropolis*, datant de 1927, peut se vendre entre... 55 000 et 68 000 \$. Les sculptures de femmes en bronze et en ivoire de Chiparus et de Ferdinand Preiss sont également parmi les plus recherchées et les plus chères.

Mais plein de petites pièces moins rares, surtout les céramiques, les plastiques ou les accessoires de bar, se trouvent encore à des prix raisonnables, surtout de ce côté-ci de l'Atlantique. Il suffit de chercher...

Le Devoir

L'ART DÉCO

Judith Miller
Gründ, coll. L'Œil du chineur
Paris, 2006, 240 pages



DKIMAGES/JUDITH MILLER/ADAGP PARIS, DACS LONDRES
Le vase Coquilles de Lalique

LA PETITE CHRONIQUE

Blagues divines et autres

Gilles Archambault

Edgar, un des quatre personnages de *La Création du monde*, dernier roman de Jean d'Ormesson, dit en page 96: «On ne va pas fêter Noël là-dessus.» Le lecteur non plus. Du moins me semble-t-il.

Le héros de cette pochade, c'est Dieu lui-même. On est loin des théories du big bang, lesquelles sont quand même évoquées. Le Dieu en question n'est pas en trois personnes, mais il cause parfois comme un pilier de bar. A preuve, cette phrase qu'il adresse à Simon Laquedem, individu insignifiant qu'il a choisi comme son nouvel Abraham: «Le sexe, la violence, l'amour de l'argent et tout le saint-frusquin, je m'en tape pas mal.»

Bien que le roman dépasse à pei-

ne les 200 pages, il est évident qu'il tire en longueur. L'érudition, la fantaisie, l'habileté de l'auteur ne sont pas en cause. Mais ce qui aurait donné une nouvelle d'environ une trentaine de pages supporte mal d'être échelonné sur la durée du roman.

N'eût été le brio de d'Ormesson, le lecteur se rendrait difficilement aux pages finales, qui nous apprennent la clé de l'intrigue, que je ne vous livrerai pas par solidarité professionnelle.

Si les retrouvailles de l'idéateur de Dieu, sa vie, son œuvre avec la divinité sont un peu ratées, Evelyn Waugh, lui, réussit dans *Grandeur et décadence* à nous passionner avec les aventures d'un étudiant en théologie banni d'Oxford pour attentat à la pudeur. L'action se déroule dans l'Angleterre d'après la Première Guerre mondiale. Paul Pennyfeather

rentre dans sa chambre un soir où l'université est en fête. Des condisciples qu'il ne connaît pas, parfaitement éméchés, décident de le déculotter. Paul est surpris nu comme un ver et est de ce fait renvoyé de la célèbre institution.

Comme il est pauvre, qu'il n'a aucun piston, il doit s'engager pour un salaire dérisoire dans une mauvaise école du pays de Galles. A la suite de péripéties aussi invraisemblables que drôles, il finit par rencontrer une aristocrate, qu'il verra bien près d'épouser. Le jour même des noces, la police l'arrête. Une fois de plus, son innocence ne fait pas de doute. Il se trouve qu'il a accepté de représenter les intérêts de la mère de sa fiancée, tout à fait ignorant du fait qu'il s'agissait d'une chaîne de bordels en Amérique du Sud! Résultat, sept ans de prison. Occasion pour le romancier anglais de ridiculiser le système pénitentiaire en vigueur alors et certaines théories de réhabilitation.

La satire est ici d'une efficacité parfaite. Le monde que décrit Evelyn Waugh est d'une férocité totale. Le seul être bon du roman est le personnage principal. Paul Pennyfeather est un naïf idéal. Derrière les barreaux pour une faute qu'il n'a même pas commise, il ne songe pas à se révolter. Il se demande

même: «Comment se fait-il que tous les gens que je rencontre veulent me raconter leur vie? Je dois avoir la tête confidentielle.»

Tout autour de lui s'agitent des êtres cyniques roublards, et pourtant amusants. Roman d'apprentissage sans longueurs, récit picaresque brillant, cette œuvre d'un auteur anglais relativement oublié est une réussite sur tous les plans. Le Dieu de d'Ormesson, qui prétend aimer la révolte des hommes et qui dit: «je ne déteste pas ceux qui s'opposent à moi», est tout à fait absent du monde tel qu'il apparaît à notre étudiant en théologie. Serait-ce qu'il est préférable de ne jamais s'appesantir et de se tenir loin des grands de l'outre-monde?

Collaborateur du Devoir

LA CRÉATION DU MONDE

Jean d'Ormesson
Robert Laffont
Paris, 2006, 211 pages

GRANDEUR ET DÉCADENCE

Evelyn Waugh
Robert Laffont,
coll. «Pavillon poche»
Paris, 2006, 314 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Dans la tourmente

HUGUES CORRIVEAU

Bien qu'on puisse espérer que Fernand Durepos, intitulant son dernier recueil *Les Abattoirs de la grâce*, se soit référé au sens argotique ancien de «guillotine», reste que cet intitulé est bien laid. C'est d'autant plus dommage de faire aussi rebutant que le recueil est magnifique de sensibilité exacerbée, de tensions vives. Mais bon... les titres, on le sait bien, ce n'est pas toujours négociable.

Vulnérabilité

Voici donc le deuxième volet de sa trilogie *Les Grandes Remises de peine*, commencée par *Mourir m'arrive*, recueil qui m'avait convaincu que le nouveau chemin sur lequel s'engageait alors ce poète ne pouvait être que l'épanouissement de cette voix particulière.

Le désespoir sous-jacent de ses nouveaux poèmes, du moins une très forte misère à vivre l'amour, à y demeurer serein, transperce ces vers parfois douloureux. Comment aimer, en effet, quand «aujourd'hui encore il fait mort», alors que «déhors est d'une violence / qui ne se soigne plus». Ce regard porté sur les choses catastrophiques du monde teinte ainsi l'élan amoureux, le replie en quelque sorte sous une forme d'ambiguïté, mettant le cœur à mal, lui auquel «toute cette peine [...] refuse son nom».

Confrontation

Divisé en trois parties, à savoir «Dans les tavernes de mon sang», «Mettre le désespoir en joue» et «L'assidue pratique du non-retour», ce recueil ne s'engue surtout pas avec complaisance dans les miasmes de la tristesse. Bien au contraire, une très forte exaltation pousse le poète du côté de l'érotisme comme de la tendresse, l'être aimé étant tout entier le lieu de la vie, l'idéal accomplissement. Ainsi, dans *Une fenêtre sur la désolation* (les titres souvent très longs de Durepos sont toujours présents en majuscules, et forment parfois à eux seuls des strophes entières), «il lui arrive de vouloir / savoir la vie / qu'il fait». Ou encore, il s'admoneste véhémentement:

«Fais / de la rage qui te gagne / un lance-pierre pour ton cœur». Il est urgent que la vie le gagne de plein fouet, car il lui faut «un mamelon dans une main / une agonie de chapelet dans l'autre / souhaiter revenir de roulette russe». Il faut savoir le poète «Enfin ramené / à la juste mesure du monde», et le laisser amoureux, attendant qu'une certaine forme de paix le comble.

Dans le cru de la langue

C'est à bien d'autres choses que nous convie Sonia Cotten avec son *Nique à feu* dont le ton est parfois si tué entre une Josée Yvon à la limite de la violence et une Hélène Monette dans toute son urbanité. On serait tenté de résumer ce recueil par un seul vers: «c'est une quête du calme par le chaos», mais on manquerait par ailleurs une façon plus conventionnelle de penser le poétique.

Le premier poème, qui donne son titre au recueil, est un coup de poing au ventre. Il montre une mère obligée de se prostituer pour survivre: «la bonne femme couchée / son fils sur le divan / se retourne

ben sec / dit au gros dégueulasse / tassé dans le cadre de porte / une pipe c'est dix piasses ou un six-pack / that's it / non négociable». Le monde est ainsi au bord de l'abîme, tremble de la voix et du cri. Mais vient, immédiatement après, Arthur Rimbaud, comme si la rémission était encore possible. Et la poète n'est pas dupe, puisqu'il lui faut «croire que le bonheur / a besoin des mots appropriés pour / être conséquent». Le balancement entre le calme et la tempête nous fait traverser ce recueil sur le bout du cœur, accroché aux mots, quand on la voit «s'asseoir et soudain avoir / beaucoup de peine / une grosse maudite peine / qui varge dedans».

Et s'il fallait qu'on ne s'en remette pas de vivre? Et s'il fallait qu'il soit bien aléatoire d'interroger le désir? «Depuis quand c'est correct / de se faire tuer / plusieurs fois par jour / de méfiance et de peur»? Et la poète de nous amener au Nord, dans le parc La Vérendrye, dans les longues pérégrinations pendant lesquelles on a le loisir de penser ou de panser ses plaies; de toute façon, «c'est moins long que de brûler des poèmes / tous jours de la matière à incinérer / c'est long autant que d'être / content dans la douleur». Ce recueil est un cri, une façon de survivre, et «la volonté d'écrire ici / où tout le monde peut hurler / j'écris ça le malheur». Voilà, c'est un recueil intense et d'une rare vivacité. Nous le savons tous, «nous sommes dotés de la parole / mais si peu osent / la tenir à bout portant».

Collaborateur du Devoir

LES ABATTOIRS DE LA GRÂCE

Fernand Durepos
Éditions de l'Hexagone
Montréal, 2006, 72 pages

NIQUE À FEU

Sonia Cotten
Avec des interventions
de Brigitte Toutant
sur des photos d'Isabelle Vanasse
et de Christian Leduc
Poètes de brousse
Montréal, 2006, 64 pages

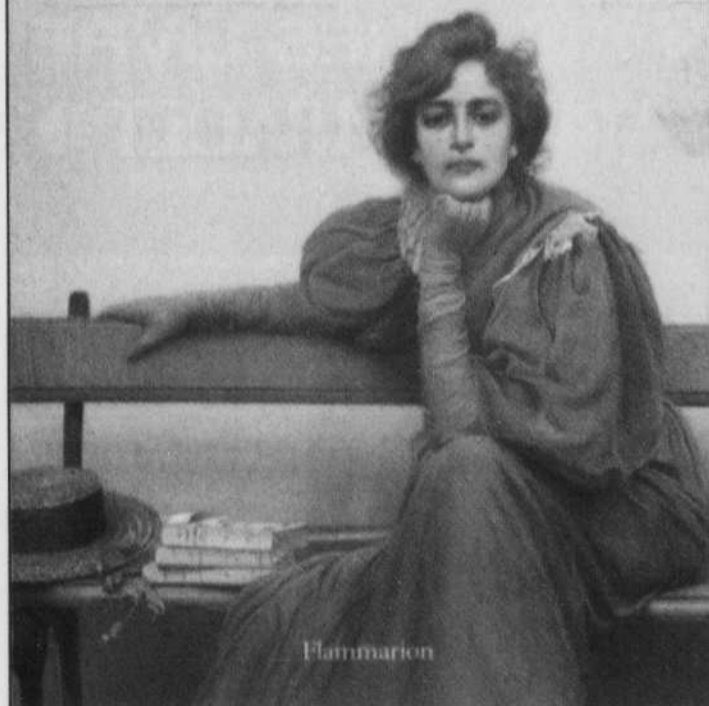
ÉCHOS

Ventes en baisse aux États-Unis

Les ventes de livres ont continué de baisser aux États-Unis pour le quatrième mois consécutif en octobre, selon le US Census Bureau. Les ventes auraient diminué de 2,3 %, selon les premiers estimés. Pour les dix premiers mois de l'année 2006, les ventes de livres ont diminué en moyenne de 1,8 % aux États-Unis, tandis que le commerce de détail progressait pour sa part de 6,5 % durant la même période. — *Le Devoir*

LAURE ADLER & STEFAN BOLLMANN

Les femmes qui lisent sont dangereuses



Flammarion

ISBN: 2-08011-572-3 - 152 pages - 49,95 \$

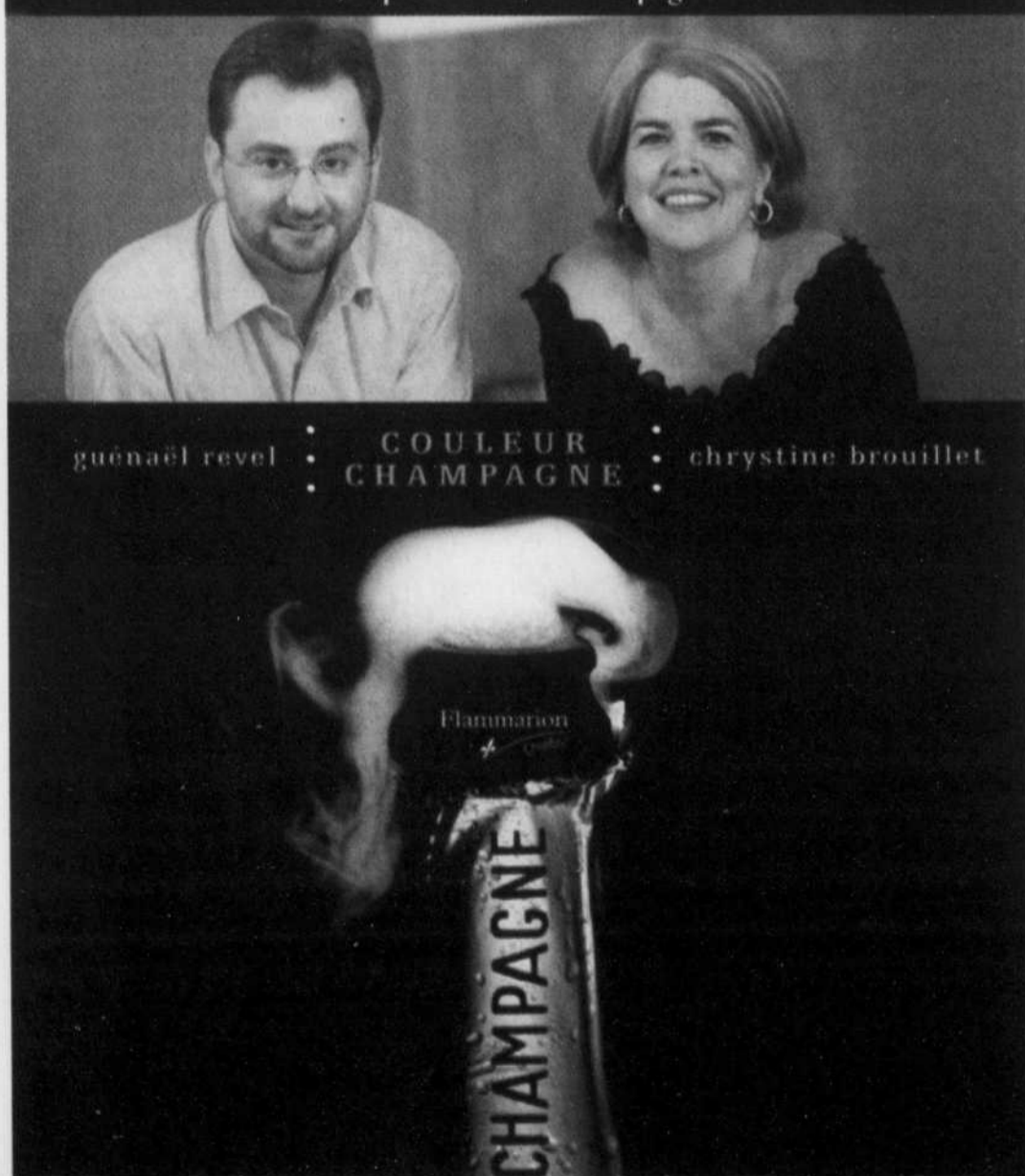
«Un livre splendide!
Un coup de cœur absolu.
C'est tellement beau!»
Christiane Charrette - SRC

«Un ouvrage superbe, éclairant,
sur l'histoire de la lecture au féminin,
du Moyen-Âge à aujourd'hui.»
Danielle Laurin - Elle Québec

Flammarion

Un livre aux couleurs des Fêtes

le sommelier, l'épicurienne, le champagne... et vous ?



guénaél revel

COULEUR CHAMPAGNE

chrystine brouillet

Flammarion

CHAMPAGNE

L'histoire d'une cinglante et criminelle revanche sociale par l'auteur de CHOCOLAT

Joanne Harris

CLASSE À PART
thriller psychologique

Flammarion

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le code Boglioni



Louis Cornélius

Pourquoi, demanderont certains, revenir sur le fameux *Da Vinci Code* de Dan Brown? Tout, à ce sujet, le meilleur comme le pire, n'a-t-il pas été dit? Quatre raisons, deux fondamentales et deux circonstanciées, expliquent ma décision.

D'abord, force est de le constater, certains croient encore à sa pertinence historique. Un sondage publié dans le mensuel *Science et vie* au printemps 2006 indique que «31 % des Français sont convaincus que le *Da Vinci Code* s'inspire de faits au moins partiellement réels concernant la vie de Jésus». Récemment, des étudiantes en lettres de mon cégep m'avaient leur fascination pour cet ouvrage, «convaincant», disaient-elles.

Ensuite, et c'est la deuxième raison fondamentale, le débat suscité par ce roman a un immense mérite: il permet de traiter d'histoire religieuse, et plus particulièrement de celle du christianisme, sur la place publique, une occasion trop rare pour qu'on la laisse passer sans en profiter pleinement.

La troisième raison a une saveur plus locale: Pietro Boglioni, professeur au département d'histoire de l'Université de Montréal, a fait paraître, il y a quelques mois, un des meilleurs essais critiques sur le phénomène.

Enfin, et c'est la dernière raison, Noël est dans deux jours. Le moment est donc propice pour réfléchir à toutes ces questions, souvent mal traitées.

Historiquement nul
Spécialiste de l'histoire du christianisme antique et médiéval, Pietro Boglioni, dans *Le Da Vinci Code - Le roman. L'histoire. Les questions*, est catégorique: «[...] du point de vue de la véracité historique, il n'y a pratiquement rien à retenir de ce roman.» Anne Pasquier, historienne des origines chrétiennes à l'Université Laval, le disait déjà en mai 2006: «Historiquement, c'est nul!» Boglioni rappelle ici que ce jugement sévère est partagé par tous les spécialistes. Brown, c'est vrai, a des sources, mais elles «ne sont absolument pas fiables» et proviennent toutes de milieux fascinés par l'ésotérisme et le paranormal, qui procèdent selon une logique débridée et conspirationniste efficacement résumée par l'historien: «L'impossible n'y existe pas, le possible y devient probable et le probable y devient certain. Et ce qui en apparence semble certain ne l'est jamais, car toute certitude apparente n'est qu'un mensonge, bâti expressément par des pouvoirs occultes pour nous cacher un secret.»

Le roman de Brown, on le sait, postule l'existence du Prieuré de Sion, une société secrète datant de 10 siècles et «dont le but est de protéger le plus grand secret de l'histoire: le Christ était marié, et sa femme était Marie Madeleine». Cette histoire, cela a déjà été dit mais il semble qu'il faille le répéter, est «une arnaque d'auteurs ésotériques extravagants et mineurs». Elle est l'œuvre d'un certain Pierre Plantard, «un occultiste de bas étage», selon une de ses complices, qui l'a lancée dans les années 1960, en France, avant qu'elle ne soit récupérée par un certain Gérard de Sède, romancier historico-ésotérique qui a lui-même reconnu, en 1988, la fausseté de toute l'affaire. Brown, suggère Boglioni, sait tout cela, mais il en joue pour s'amuser à mystifier ses lecteurs.

Tout, dans son roman, est subordonné à l'efficacité de l'intrigue. Il utilise bien des faits, mais les tord au seul bénéfice de l'effet romanesque. Cinq millions de sorcières, écrit-il, auraient été brûlées par l'Église pendant une période de trois siècles. Les faits: il y aurait plutôt eu entre 40 et 60 000 exécutions, les victimes

étaient souvent des hommes et la persécution a été aussi féroce dans les pays protestants. Les exégètes supposent, dans un autre dossier, que les ressemblances entre les Évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc sont peut-être attribuables à une même source antérieure. C'est une hypothèse, insiste Boglioni. Stratégie de Brown: «Supposer que ce manuscrit existe, qu'il a été écrit par Jésus lui-même, et que le Vatican le cache, voilà la trouvaille!»

Au chapitre des erreurs historiques commises par le romancier, l'historien ajoute l'affirmation selon laquelle «Paris aurait été fondée par les Mérovingiens», celle qui attribue la réalisation de centaines de commandes du Vatican à Léonard de Vinci, pourtant auteur d'une trentaine d'œuvres au total, et celle qui fait de Silas un «moine» de l'Opus Dei, un statut qui n'existe pas dans cette organisation.

Marie Madeleine

Au sujet de Marie Madeleine, Boglioni rappelle que, contrairement à ce que prétend Brown, «les évangiles canoniques [ne] cachent [pas] sa figure», la valorisent même, et en traitent plus souvent que les évangiles apocryphes. Était-elle l'épouse de Jésus? Absolument rien ne permet de l'affirmer. Il se peut que le Christ ait été marié. Le Nouveau Testament ne dit pas clairement le contraire et qualifie Jésus de rabbi, «or, les rabbis étaient habituellement mariés». Par contre, on présume que, à titre de disciple du célibataire Jean-Baptiste et compte tenu de la possible influence sur lui des Esseniers, Jésus n'était pas marié. Les Évangiles parlent de sa famille (mère, père, frères), mais jamais de sa femme.

Les apocryphes? Brown invente quand il prétend qu'ils racontent la «vie d'homme» du Christ. Rédigés dans une prose parfois folklorique, parfois illuminée, ils peuvent intéresser les spécialistes, mais, jusqu'à preuve du contraire, ils ne recèlent pas les secrets que plusieurs leur attribuent. L'Évangile selon Philippe, par

exemple, présente Marie Madeleine comme la «compagne» de Jésus. Brown s'empare du mot et écrit: «Comme vous le confirmeront tous les spécialistes, en araméen, le mot compagne signifie épouse.» Conclusion farfelue, réplique Boglioni. Cette thèse est très minoritaire, rarement défendue par des spécialistes et, surtout, «invoker l'araméen est hors de propos: la langue originale de ce texte était le grec, et le texte découvert à Nag Hammadi en est la traduction en copte, la langue égyptienne de l'époque. Pourquoi alors invoquer l'araméen? De la poudre aux yeux.»

Que dire, enfin, de la figure féminine du Jean de *La Cène* de Léonard de Vinci? «Elle correspond tout simplement aux canons de la jeune beauté masculine de la Renaissance.»

Faut-il, tout compte fait, s'indigner d'un tel ouvrage et dénoncer son auteur? Mais non, répond Boglioni. Brown est bon joueur, «s'amuse de ses histoires» et a disséminé, dans son roman, une foule d'indices qui révéleraient qu'il s'agit d'un piège littéraire. L'historien suggère donc que le romancier serait, par rapport à ses matériaux historiques, «plus sceptique et relativiste que ses critiques et ses lecteurs», qui l'ont pris très au sérieux.

Ce n'est pas une raison, conclut Boglioni, pour ne pas réfléchir sérieusement, avec les bonnes sources, au rôle de la femme dans l'Église, à celui du Vatican, à notre conception de la divinité du Christ et à un possible pluralisme chrétien. Qu'un joyeux Noël vous y incite!

louiscornelius@ipcommunications.ca

LE DA VINCI CODE

LE ROMAN. L'HISTOIRE.

LES QUESTIONS.

Pietro Boglioni

Médiaparc

Montréal, 2006, 200 pages

BEAUX LIVRES

Étrange et mystique beauté de l'Inde

CAROLINE MONTPETIT

Ils ont arpenté le sous-continent indien durant 40 ans pour toucher la beauté du doigt. Et ils l'ont trouvée, souvent au hasard d'un coin de rue, dans la caresse d'une vache par une passante, dans la bénédiction de fidèles par un éléphant. Les photographes Roland et Sabrina Michaud publient un beau livre sur l'Inde intitulé *Des dieux et des hommes, la danse cosmique de l'Inde* aux Éditions du Chêne, comme un témoignage de l'insaisissable. Ils remarquent d'ailleurs que l'Inde se décline en huit adjectifs: indiscutable, indescriptible, indéchiffrable, indulgente, indispensable, indéterminable, indicible et destructible. Qu'est-ce donc qui fait la beauté de l'Inde? Ses millions de dieux, aussi présents dans les temples que dans les rues? L'extrême sensualité de ses sculptures érotiques? L'étrange unité de ses manifestations religieuses?

«L'Indien est assoiffé d'adoration, écrivent-ils. Il ne semble vivre que pour adorer. Il a sacrifié tout ce qui l'entoure, du soleil et de la terre aux rivières et aux arbres en passant par les objets qu'il utilise chaque jour et devant lesquels il s'incline respectueusement: le paysan devant sa charrue,



le barbier ses rasoirs, le musicien son instrument, le chauffeur sa voiture.» Faut-il s'étonner, dans ce pays où rien n'est prévisible, que la magie soit partout présente sans être visible, comme ces dieux et ces déesses que les Indiens ne se lassent pas d'implorer? «Si devant la femme nue on ne découvre pas dans son être le plus profond la même émotion terrifiante qu'on ressent devant la révélation du Mystère cosmique, il n'y a pas rite, il n'y a qu'un rite profane», écrit Mircea Eliade sur l'érotisme mystique indienne.

Les photos, magnifiques, sont accompagnées de textes survolant certaines divinités de l'Inde ou faisant office de carnets de voyage. Dommage qu'on y trouve ici et là quelques coquilles. Car pour qui aime l'Inde mais n'a pas pu y plonger comme eux tout son saoul, cet ouvrage est vraiment de toute beauté et invite à une certaine rencontre avec soi-même.

Le Devoir

DES DIEUX ET DES HOMMES, LA DANSE COSMIQUE DE L'INDE

Roland et Sabrina Michaud
Éditions du Chêne
Paris, 2006, 323 pages

Que la fête commence!

Le poète lituanien Milosz disait, sans légendes étaient condamnées à mourir de froid. Aussi fait-il bon, ne serait-ce qu'à travers les pages glacées d'un livre, visiter les *Fêtes du monde*, auxquelles les Éditions Solar consacrent un beau livre cette année. On y va des mariages aux funérailles, en passant par les fêtes sacrées, celles des semailles, de la pluie, ou les carnavaux, à travers les costumes les plus exotiques, se rappelant du coup de la puissante nécessité de se rassembler et de fêter. Ceci est essentiellement un album de photos, toutes plus festives les unes que les autres, mais dont les légendes sont malheureusement placées en fin de chapitre, ce qui le rend un peu difficile à consulter.

Fait à noter: l'Occident est singulièrement peu présent à travers ces

célébrations. Et peut-être est-ce une raison de plus pour suivre ce conseil de Jérôme Savary, qui signe la préface du livre: «Dans ce monde où l'électronique, les ordinateurs, le numérique prennent de plus en plus la place du dialogue vivant, dans ce monde où l'on peut pratiquement vivre, manger, aimer, acheter ou vendre sans jamais rencontrer l'autre, si ce n'est à travers des machines, la fête, qu'elle soit religieuse

ou païenne, sportive ou culturelle, est à encourager avec acharnement.» Que la fête commence.

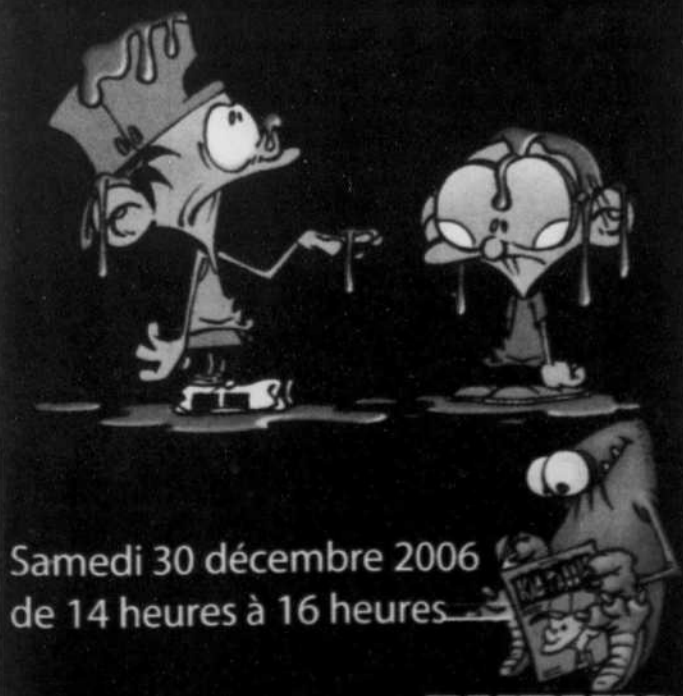
Le Devoir

FÊTES DU MONDE

Colette Gouvion
Préface de Jérôme Savary
Solar
Paris, 2006, 208 pages



Emmenez votre p'tit monstre rencontrer MIDAM! ☺

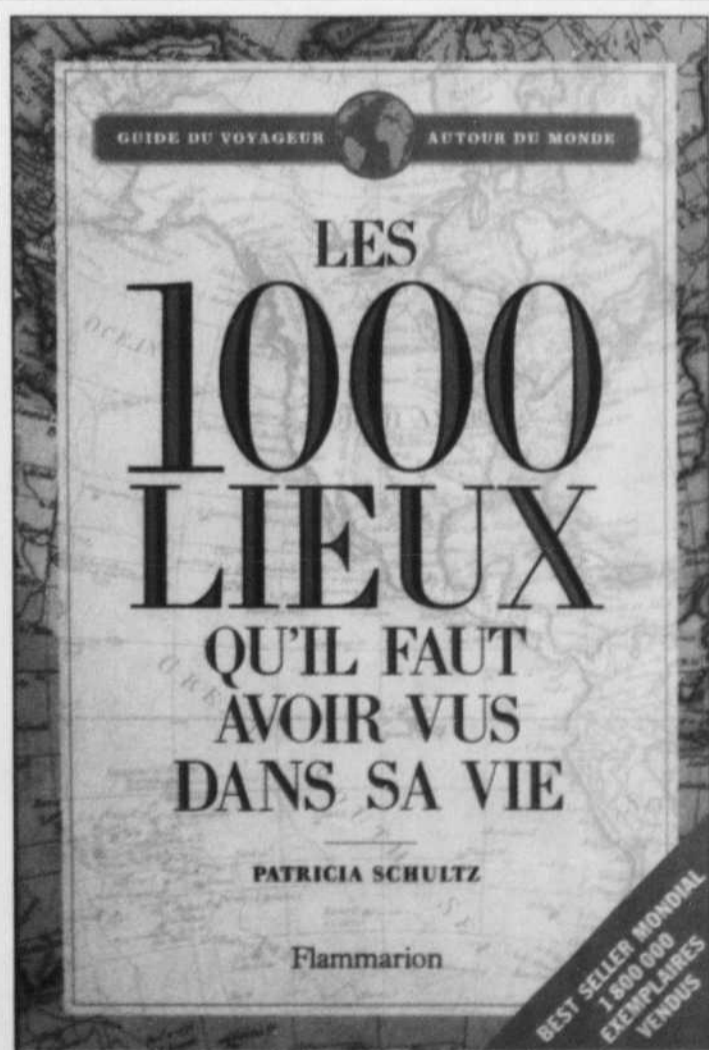


Samedi 30 décembre 2006
de 14 heures à 16 heures

DUPUIS

Librairie
Monet

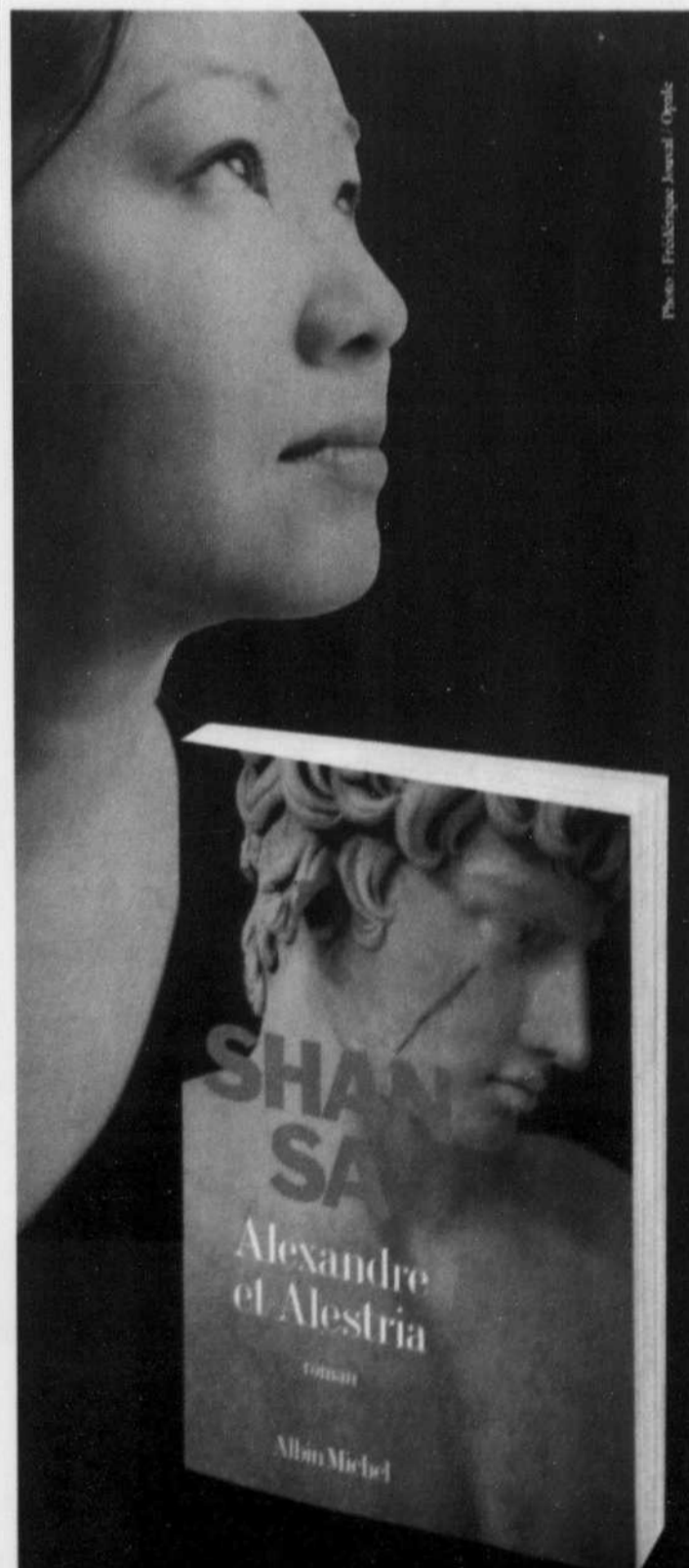
GALERIES NORMANDE 2752 DE SALABERRY
514 337-4063 - SORTIE 4 DE L'AUTOROUTE 15
35 HENRI-BOURASSA - AUTOROUTE 670/675
WWW.LIBRAIRIEMONET.COM



ISBN: 2-08201-349-9 - 972 pages - 34,95 \$

Voyageur infatigable,
amoureux de vieilles pierres
et de civilisations anciennes,
ou rêveur impénitent,
chacun trouvera dans ce livre
de quoi passer
des moments inoubliables.

Flammarion



« La rencontre de l'Orient
et de l'Occident à travers
deux héros mythiques »

Albin Michel

LIVRES

BÉDÉ

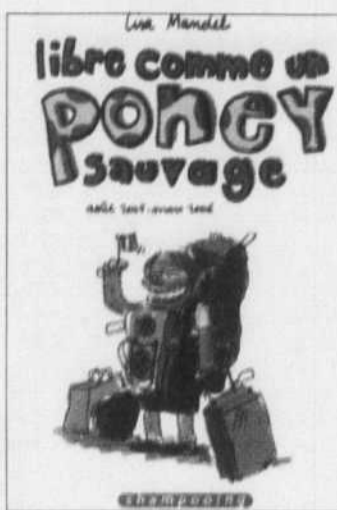
La vie après le blogue

FABIEN DEGLISE

Il n'y en aura pas de facile, comme dirait l'autre. Après la musique, la télévision et le cinéma, c'est désormais au tour de la bande dessinée de goûter à l'influence d'Internet — des blogues, pour être précis. En témoigne la sortie coup sur coup ces derniers jours de deux recueils reproduisant sur papier des projets de journaux graphiques presque intimes livrés initialement chaque jour sur la Toile. Et le changement de support, étrangement, se révèle globalement heureux.

Il suffit de plonger dans *Libre comme un poney sauvage* (Shampooing/Delcourt) pour s'en convaincre. Construit par Lisa Mandel, la femme à qui on doit la sublime et délirante série pour ados *Nini Patalo* (Glénat), ce bouquin rassemble les planches quotidiennes publiées dans Internet (www.lisamandel.net), entre août 2005 et mars 2006, par cette bédéiste délicieusement loufoque. À l'origine de cette expérience en ligne, il y a un voyage à Buenos Aires, en Argentine, où Lisa a atterri l'an dernier pour dessiner.

Sur cette terre qui a vu naître Mafalda, le chanteur Carlos Gardel et où «les filles sont hystériques», écrit-elle, la maman de Nini trouve le décor idéal pour regarder en face ses



points de vue sur le monde et mettre en perspective sa vie à l'approche de la trentenaire. Elle y fait aussi prendre l'air au surréalisme et à la douce folie qui semble l'habiter. Le tout avec humour, un trait simple et une mise en scène de la banalité du temps qui passe qui, sous sa plume, devient forcément intéressante.

De la découverte de la provolone, un fromage argentin, à la vie de bureau en passant par le spleen du voyageur, tout y passe avec une finesse et une subtilité appréciables, parfois dignes des bouts de vie mis en images par Guy De-

lisle dans *Pyongyang* et *Shenzhen* (L'Association).

L'été de ses 22 ans

Tout aussi exhibitionniste et réticulaire, *Dans mes rellignes* (Mécanique générale - Les 400 Coups) semble vouloir suivre les mêmes traces en mettant en cases l'été 2005 de la jeune Iris, fraîche diplômée du bac en bande dessinée de l'Université du Québec en Outaouais.

Présenté comme un défi consistant à offrir une planche par jour, et en couleur s'il vous plaît, sur un blogue (www.monsieurleblog.canalblog.com), cette promenade en *running shoes* — «rellignes», une fois déformé par un cerveau enfantin! — nous plonge dans le quotidien de cette artiste prometteuse, raconté sans grande ambition ni grande envergure. Il y est question de différence, des Québécois qui en mettent «trop» le 24 juin, des allergies au chlore, de l'amitié, du camping et de tous ces petits riens qui rendent l'existence si douce et agréable quand on a 20 ans.

Contemporain, nonchalant, jeune et décalé, cet exercice de style, pas facile à maîtriser, donne forcément lieu — à l'image des codes binaires qui se cachent derrière, entre des «1» et des «0» — à des planches dont la pertinence est in-

constante. Les tâches disparaissent toutefois très vite sous l'effet de la lucidité exprimée par cette Iris devenue une petite vedette du cyberspace le temps d'un été, et que visiblement tout prédispose en ce moment à maintenir ce statut, en ligne et hors ligne.

Le Devoir

LIBRE COMME UN PONEY SAUVAGE

Lisa Mandel
Shampooing - Delcourt
Paris, 2006, 128 pages

DANS MES RELIGNES

Iris
Mécanique générale -
Les 400 coups
Montréal, 2006, 104 pages



SOURCE MÉCANIQUE GÉNÉRALE
Illustration d'Iris

BEAUX LIVRES

L'Antiquité comme si vous y étiez!

MICHEL BÉLAIR

Les civilisations antiques semblent chaque jour un peu plus vivantes; on ne compte plus les livres, les films, les séries télévisées ou même les bandes dessinées racontant l'histoire des héros et des civilisations disparues. C'est précisément pour dresser une sorte de bilan des connaissances actuelles et pour tracer un panorama de ces civilisations disparues que Larousse a confié à l'équipe dirigée par Catherine Salles la rédaction de cet impressionnant ouvrage farci d'illustrations somptueuses.

La période couverte est énorme: du troisième millénaire avant notre ère au V^e siècle, de la construction de la pyramide du pharaon Djoser (autour de - 3000) à la prise de Rome par les Wisigoths en 410. D'un côté, l'entrée dans l'ère historique avec un monument témoignant à la fois d'un art bien particulier associé à une religion et à une société bien identifiées; de l'autre, un événement marquant la fin d'une période et l'entrée dans une autre (le Moyen Âge). «Dans ce cadre chronologique, apprend-on dans le texte d'introduction, toutes les civilisations du monde ont été étudiées au fur et à mesure de leur apparition, de l'Afrique à l'Europe du Nord, de la Chine à l'Amérique.»

Cette approche aussi comparative que chronologique rend l'entreprise absolument passionnante puisqu'on pourra, par exemple, lire dans la même double page un texte sur le développement de la métallurgie au Pérou (-1500), un autre sur la construction de Thèbes par Aménophis III (-1397) et un troisième sur l'émergence de la dynastie des Shang (-1500), le tout agrémenté de photos et de cartes.

Pour pimenter davantage tout cela, le gros livre met en relief 24 événements marquants de l'Antiquité comme on le ferait pour autant de cahiers spéciaux d'un magazine. Richelement illustré, chacun de ces «suppléments»



© ARCHIVES LAROUSSE / LAROUSSE
Statuette funéraire égyptienne

— on y trouve, par exemple, la bataille de Qadesh, la construction du temple de Salomon, l'avènement du Bouddha, la crucifixion de Jésus, l'autodafé ordonné par le constructeur de la muraille de Chine ou la fondation de Teotihuacán — est une mine de renseignements sur l'époque où l'événement s'est produit avec, encore une fois, force cartes, tableaux et reproductions d'œuvres souvent saisissantes, comme cette photo pleine page d'une tête du Bouddha ascète de la période Kushan.

Bref, vous verrez, le passé n'aura jamais été aussi présent!

Le Devoir

LAROUSSE DES CIVILISATIONS ANTIQUES

Sous la direction de Catherine Salles
Larousse
Paris, 2006, 336 pages

BEAUX LIVRES

Un bréviaire de l'écologie

GEORGES LEROUX

Préparé par un trio déjà célèbre, ce livre aurait pu décevoir: au contraire, et même pour ceux qui connaissent par cœur les Editions de La Terre vue du ciel (avec Yann Arthus-Bertrand, La Martinière), ce bréviaire photographique du développement durable s'impose comme le complément indispensable d'un cycle d'ouvrages destinés à promouvoir la conscience écologique dans un monde de surconsommation et de profit sauvage. Isabelle Delannoy est ingénieure agronome, elle tient un blogue très informé sur les questions de développement durable (Eco-échos); elle collabore ici une fois de plus avec le grand photographe Arthus-Bertrand, qui propose soixante images aériennes, toutes concentrées sur le phénomène de la mondialisation des échanges et sur la transformation

des modes de vie. Des bidonvilles de Caracas aux temples saccagés de Bamyân, chaque image présente un condensé de ce qu'on peut apprendre de la considération des milieux humains au moment où ils semblent engagés irrémédiablement vers une érosion destructrice.

Ces images sont toutes accompagnées d'abord d'un bref dossier qui donne les faits: c'est le travail, excellent, précis, d'Isabelle Delannoy. Mais elles sont également toutes suivies d'un commentaire qui les transforme en objet de méditation quotidienne. Albert Jacquard, un humaniste qui occupe bien la fonction du philosophe avertisseur et ne craint pas de répéter l'essentiel, rédige en effet pour chacune une brève réflexion qui va droit au fond des choses. Les questions sont claires et une préoccupation semble commune à toutes: pourquoi l'humanité, qui relie toutes les sociétés et toutes les cul-

tures, se trouve-t-elle incapable de briser le cycle de la violence et de freiner l'érosion des ressources? Quand le biologiste commente les images de la pollution ou celles des aéroports de guerre, les réponses puisent dans ce que la philosophie écologique peut offrir de plus solide pour résister au désespoir, mais quand il affronte la violence naturelle (par exemple le tsunami de Banda Aceh en décembre 2004), il lui faut se tourner vers des formes supérieures de sagesse.

La beauté des photographies, reproduites pleine page et double page, introduit dans un livre de ce genre un élément paradoxal: chargées de représenter l'anxiété d'une civilisation qui détruit tout, elles transforment en art ce qui appartient au monde de l'excès, de la profusion et souvent du gâchis. On ne sait comment, mais cette méthode produit ses effets, elle donne accès, derrière le monde qui s'autodétruit, à une beauté qui appelle le sa-

lut, la justice et peut-être surtout la raison. Quand on voit, par exemple, ces pêcheurs de Côte d'Ivoire devant leurs filets traditionnels, on entend cet appel, même s'il est déjà meurtri par les chiffres: les trois quarts des zones de pêche mondiales sont ou bien épuisées ou bien sur le point de l'être.

Offert à petit prix, ce livre de «regards partagés» n'est pas seulement un superbe objet, c'est un témoignage engagé, un cadeau intelligent, une occasion quotidienne de réfléchir et de méditer.

Collaborateur du Devoir

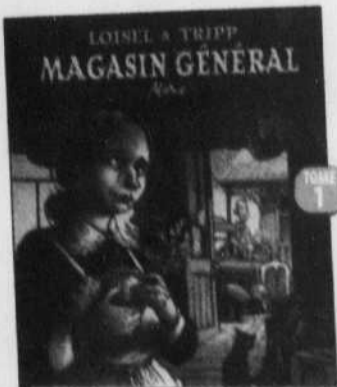
REGARDS PARTAGÉS (SUR LA TERRE ET LES HOMMES)

Yann Arthus-Bertrand, Albert Jacquard et Isabelle Delannoy
Editions de la Martinière
Paris, 2006, 288 pages

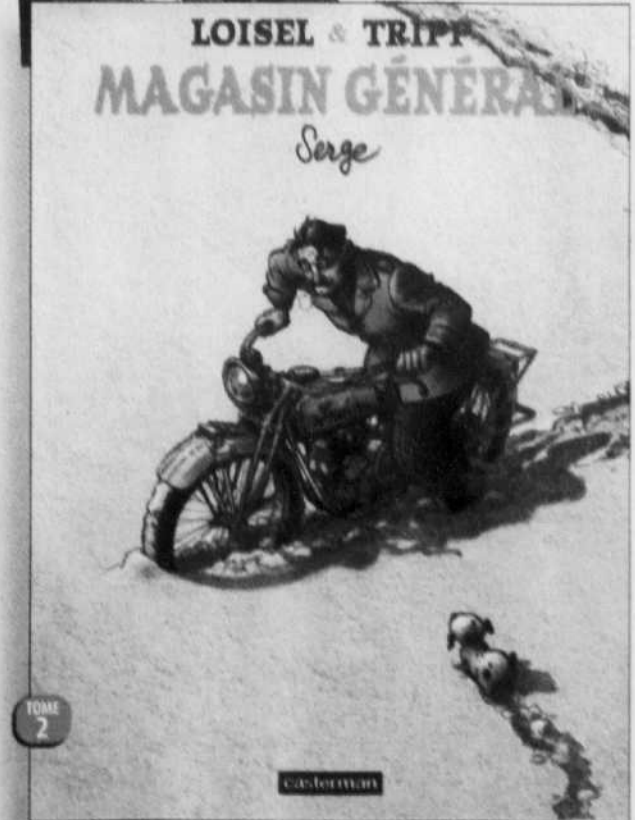
MAGASIN GÉNÉRAL

LA SÉRIE ÉVÉNEMENT DE

LOISEL & TRIPP



Dans le 2^e tome de cette truculente comédie, Loisel et Tripp nous ont concocté, avec une gourmandise très communicative, tout un festin de Noël!



casterman

ANTONIA FRASER

Marie - Antoinette

BIOGRAPHIE

LE LIVRE QUI A INSPIRÉ LE FILM

Flammarion

ISBN: 2-08068-915-0 - 567 pages - 34,95 \$

«Un regard très pénétrant, très intelligent sur ce qui va mener à la Révolution française.»

René Homier-Roy - SRC

«Portrait d'une femme avant-gardiste, minutieuse leçon d'histoire politique, livre captivant.»

Monique Roy - Châteline

Flammarion

LE NOUVEAU SCHMITT

UNE BULLE D'ÉMOTION ET DE POÉSIE

Eric-Emmanuel Schmitt
Odette Toulemonde et autres histoires



Albin Michel